43e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 28 15 JUILLET 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne)

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Édition complète . . . . . . 18 fr. / Édition partielle . . . . 12 fr.

ÉTRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 17 décembre 1925.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication* ; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence* ; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les Revues. — I. Dans une Ecole normale d'institutrices. Comment on perd Dieu et comment on le retrouve, 433. — II. Institutrice laïque contemplative, 436. — III. Instituteur et curé, 437. — IV. Savants et religion, 439.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Compte rendu bibliographique : Mgr Pillet, 448.

PRÉDICATION

Instructions pour les dimanches. — XL. *10e Dim. après la Pentecôte* : L'égalité, 369. — XLI. *11e Dimanche* : Conduite à tenir au sujet des louanges, 371. — XLII. *12e Dimanche* : La vie éternelle et la charité, 373.

Pour la fête de sainte Anne. — Exemples de charité et d'éducation, 374.

Entretiens sur la vie chrétienne. — CVI. Le sacrement d'Eucharistie : 2° *Ce que l'homme doit y apporter* : b) Une préparation attentive, 376.

Les Saints de la vieille France. — XLIII. S. Sigisbert, 380. — XLIV. Sainte Bathilde, 382.

PETIT COURRIER

Q. — Où pourrais-je me procurer *Les Miracles historiques du St-Sacrement*, par le P. Eugène Couet ?

R. — A la librairie Desclée. 41, rue du Metz, à Lille (ou à Bruges), 2 vol. in-12 de 389 et xx-380 p., à 5 f. l'un (en 1924).

Q. — N'a-t-on pas traduit en français les *Sermons* du cardinal Newman ?

R. — Il y a eu des Sermons de Newman traduits et présentés au public français par M. Bremond : présentation que nous goûtons peu. — Il y a eu aussi un *Choix de Discours extrait des Sermons de Newman*, publié sous ce titre : *Le Chrétien*, par R. Saleilles, 2 vol. in-12, 14 f. 40, Lethielleux : 1° la profession de foi, 2° le Royaume, suite de 7 sermons des plus remarquables sur l'Eglise, 3° les Disciples (Emotions religieuses, Appels divins, De la noblesse du chrétien, Le Christ découvert après coup, etc.), et 4° les maîtres : l'influence personnelle comme moyen de diffusion de la vérité; les perspectives qui s'ouvrent à l'activité du missionnaire catholique; etc. — M. Saleilles a traduit encore en un autre volume *Six discours empruntés aux Discours universitaires d'Oxford*, sous ce titre : *La Foi et la Raison*, in 12 de XLVII-264 p., 7 f. 20, où se trouve le célèbre Sermon sur le *Développement en matière de doctrine religieuse*, le plus généralement connu des Sermons de Newman, et que l'on a malheureusement détourné vers des interprétations fâcheuses (se recommande surtout aux professeurs de théologie). — Un fort bon recueil, présenté par Melle Pératé sous ce titre : *Méditations et prières*, par Newman, 6 f., Gabalda. — Chez Retaux jadis (aujourd'hui Téqui), 1 volume de *Conférences adressées aux protestants et aux catholiques* (ne figure plus au catalogue); l'*Histoire de mes opinions religieuses*, la plus belle des monographies de conversion, la plus riche de doctrine et d'aperçus psychologiques de la plus pénétrante profondeur ; — *Du culte de la Vierge dans l'Eglise catholique*, magnifique apologie sous forme de Lettres au docteur Pusey, édition française publiée par les soins de dom Cabrol (épuisé). — Chez Beauchesne, *Le Songe de Géronte*, traduct. franç. de l'abbé Lebourg, cf. *Ami* 1913, p. 1064.

Q. — Quel ouvrage consulter pour étudier et réfuter le *Libéralisme* ?

R. — Voir ce que nous avons dit récemment du livre de don Sarda y Salvany, *Ami* 1926, couv. p. 138 et 146 ; les livres de Liberatore, de Tarquini, de Satolli, tous les bons Traités de Théologie, et nombre de travaux analysés ici, sans parler de nos articles sur la question, qui ont été très nombreux et très développés. Voir un rapide mais suggestif

aperçu de la question dans un livre qui fut de circonstance mais qui est riche de doctrine, *La crise du libéralisme et la liberté d'enseignement,* par le P. Sortais, S. J., in-12 de 222 p., 7 f., Lethielleux : formes principales du libéralisme, ses traits, banqueroute du libéralisme politique, le *Syllabus,* l'esprit de légalité.

Q. — 1° L'*Ami* pourrait-il m'indiquer un recueil des cantiques français les plus populaires, avec un accompagnement facile pour harmonium?
2° Pourrait-il m'indiquer une bonne méthode d'harmonie ?

R. — **Ad I. *Cantiques* de l'abbé Saurin, avec accompagnement, Editions Publiroc, 53, rue Thiers, à Marseille; — *Nouveau Recueil de cantiques et motets populaires,* de l'abbé Delporte, Libr. de l'Art catholique, 6, place St Sulpice, Paris. — On annonçait il y a quelque temps comme prochain un *Recueil complet de cantiques populaires,* avec accompagnement, par l'abbé J. Besnier, chez l'auteur, 18, rue de Gigant, à Nantes.**

Ad II. *Manuel d'harmonie,* par A. Savard, chez Paul Girod, 16, boulev. Montmartre, Paris; — *La musique et les musiciens,* par A. Lavignac, chez Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Q. — Depuis le départ des Chartreux, existe-t-il encore en France une maison religieuse où une âme appelée à la vie solitaire pourrait satisfaire ses attraits ?

R. — **Adressez-vous au Prieur des Camaldules, Ermitage N.-D. de Pitié, à Roquebrune (Var).**

Q. — Le Concile du Vatican a-t-il été clôturé ou seulement suspendu ? Je sais que le pape Léon XIII a déclaré clos le Concile du Vatican, mais le pape Pie XI n'envisage-t-il pas la réouverture du Concile ?

R. — **Si Léon XIII l'a déclaré clos, il reste clos, quelles que soient les intentions de Pie XI. Mais je serais fort curieux de savoir sur quoi se fonde votre certitude que « Léon XIII a déclaré clos le concile du Vatican. » Mon opinion est qu'il est seulement suspendu, et cette opinion se fonde sur la Lettre apostolique *Postquam Dei munere* du 20 octobre 1870, où Pie IX prononce : «... ejusdem Vaticani œcumenici Concilii celebrationem usque ad aliud opportunius et commodius tempus per hanc Sanctam Sedem declarandum, Apostolica auctoritate tenore præsentium suspendimus, et suspensam esse nunciamus... »**

Q. — Existe-t-il des images religieuses faisant allusion aux travaux des champs, en particulier à la moisson, images pouvant être distribuées en souvenir à la Messe des moissonneurs ?

R. — **Nous demandons la réponse à nos lecteurs.**

Le Sanctuaire de S. Bernard à Fontaines-lès-Dijon, par Henri Charrier. — In-12 de 144 p., de la Collection « Les Grands Pèlerinages de France, » 5 f. — En vente au Sanctuaire de Fontaines; et Paris, Letouzey.

Des études savantes ont paru sur S. Bernard. Il manquait encore un ouvrage simple et alerte qui mît ces travaux à la portée du grand public. Un Dijonnais, fervent de S. Bernard, vient de combler cette lacune en publiant la gracieuse brochure dont nous sommes heureux de saluer l'apparition. Ce travail comprend deux parties : le *Saint* et les *lieux.* — Une quarantaine de pages sont consacrées au Saint. Elles tracent avec netteté les lignes caractéristiques de sa physionomie et donnent un excellent résumé de sa prodigieuse activité. — Puis l'auteur nous présente la patrie du Saint, le village de Fontaines. Il décrit les destinées du manoir familial de Tescelin, l'origine et les développements du pèlerinage, sa restauration au siècle dernier sous l'impulsion de M. l'abbé de Bretenières. Il donne des détails intéressants sur les fêtes du 8e centenaire en 1891, sur l'état et la provenance des reliques vénérées à Fontaines, et sur la basilique qui s'y construit en l'honneur du Saint.

L'ouvrage est honoré d'une préface de Mgr Landrieux, évêque de Dijon, et enrichi de gracieuses illustrations, dont plusieurs prises en avion. Il présente au frontispice S. Bernard en un buste très expressif, celui qui figure dans la chapelle édifiée au lieu même de la chambre natale du Saint.

Les nombreux visiteurs de Fontaines seront heureux de trouver ce petit livre au sanctuaire de S. Bernard : ils ne sauraient remporter meilleur et plus utile souvenir de leur pèlerinage.

Sainte Agnès, par le P. Florian Jubaru, S. J. — In-12 de 192 p., 6 f. — Paris, Lethielleux.

C'est une VIe édition. Et les éditions sont sûres de se succéder rapidement, car la gentille petite Martyre n'a guère d'autre hagiographe que le P. Jubaru. Il y a trente-cinq ans que le P. Jubaru a fait de sainte Agnès *sa* Sainte. C'est lui qui, par l'étude scrupuleuse des monuments et des documents, l'a exhumée des limbes légendaires où elle risquait de disparaître. Dès 1892, les *Analecta Bollandiana* publiaient le premier fruit de ses études. En 1907, ses recherches aboutissaient à un énorme in-4°, de tenue artistique égale à sa valeur critique (173 photogravures); et depuis, il a publié successivement deux Vies populaires (celle que nous annonçons est la plus étendue des deux) qui d'ailleurs ne sont pas du tout le résumé de son grand ouvrage, mais plutôt le développement de l'aperçu historique d'ensemble qui en forme la conclusion. — Une superbe héliogravure en tête de ce petit volume. Le martyre de sainte Agnès est un des plus émouvants que nous aient conservé les Actes des Martyrs : plus les bourreaux redoublaient de cruauté contre l'enfant, plus Dieu multipliait les prodiges. Nos confrères du ministère paroissial savent combien les enfants, même les moins cultivés, sont aisément pris par ces récits de martyres : ils n'en trouveront guère de plus palpitant que celui de sainte Agnès.

La Milice angélique. — Brochure in-32 de 50 pages. — Editions de *La Vie Spirituelle,* à St-Maximin (Var).

La « Milice angélique » est une confrérie « destinée à la sauvegarde de la pureté sous la protection de S. Thomas d'Aquin »; tels sont les termes par lesquels le Souverain Pontife Pie XI la définit dans le passage de l'Encyclique *Studiorum ducem* où il recommande aux Evêques de la propager « partout, surtout parmi les élèves des Séminaires. »

Le présent opuscule explique ce qu'est cette confrérie, ses avantages, ses conditions d'admission, et donne le cérémonial, avec quelques prières dont un certain nombre ont été composées par S. Thomas d'Aquin.

Le laïcisme contre la civilisation, par l'abbé Desgranges. — In-16 de 32 p., 0 f. 75. — Paris, Editions *Spes.*

Collection *Peuple de France,* où nous renvoyons si souvent nos lecteurs à l'affût de pages vivantes et documentées sur les questions brûlantes du jour. *Le laïcisme,* c'est une conférence contradictoire donnée par l'abbé Desgranges à Orléans, le 6 février dernier, sous les auspices de la D. R. A. C. : exposé du laïcisme, de sa double face, de sa sournoise œuvre de destruction, de ses progrès... Puis, à la suite de la Conférence elle-même (qui remplit les 15 premières pages), place est faite à la contradiction, qui, avec les répliques de M. Desgranges, occupe le reste de l'opuscule.

ANNONCES

— LA CONSTIPATION —

La constipation habituelle empoisonne le sang et l'organisme. Un seul **Grain de Vals** laxatif dépuratif avant le repas du soir régularise les fonctions digestives et intestinales et élimine les toxines de l'organisme.

Le flacon de 30 grains 3 fr. 40.

43e ANNÉE (5e série) N° 28 15 JUILLET 1926

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les “ Revues ”

SOMMAIRE

I. Dans une Ecole normale d'institutrices. Comment on perd Dieu et comment on le retrouve. — II. Institutrice laïque contemplative. — III. Instituteur et curé. — IV. Savants et religion.

I. — Une Davidée, — donc une institutrice publique catholique, — a écrit dans le *Bulletin* d'avril l'histoire de son « retour à Dieu. » Le Bulletin *Aux Davidées,* comme aussi le *Bulletin national* de Lyon, nous ont donné autrefois beaucoup de ces autobiographies, marquées toutes au coin de la sincérité, de l'humilité, et d'une simplicité du meilleur aloi. Plusieurs ont été recueillies en volume : voir J. Lescure, *Le Renouveau catholique dans l'enseignement primaire (Ami* 1921, p. 436), et les divers articles publiés ici sur ce sujet, le premier surtout, où nous avons parlé longuement des origines du mouvement, *Ami* 1919, p. 1124-1131, 1920, p. 291-2, etc. Ces sortes de pages seront toujours les bienvenues ; elles feront toujours du bien, à l'esprit comme au cœur de leurs lecteurs et de leurs lectrices.

Celle qui nous parle aujourd'hui de son « retour à Dieu, » nous dit d'abord comment elle a abandonné Dieu. Elle entrait à l'Ecole Normale avec une piété vague et superficielle, toute en pratiques extérieures, avec un ardent désir de savoir et de se cultiver dans tous les domaines, avec une sensibilité frémissante qui la faisait pleurer à la lecture de Lamartine ou au récit de Waterloo.

A l'Ecole Normale elle tombe dans un milieu sans religion. Nulle vie religieuse dans la promotion dont elle fait partie. Pas trace de pratiques sincères et motivées ; rien même de cette inquiétude d'âme qui aurait pu amener d'intéressantes et salutaires discussions. La plupart vont à la messe parce que cela fait tout de même une sortie ; certaines y apportent leurs livres d'études ; quant à la maîtresse chargée de la surveillance, elle s'installe commodément sur une chaise et n'en bouge pas, même à l'Elévation. Notre jeune normalienne, par un reste de vieilles habitudes, a conscience de s'y être tenue à peu près convenablement et d'y avoir, « je ne dis pas prié, mais tout au moins murmuré des prières. »

D'ailleurs, elle se souvient que très vite tout s'est désagrégé. Très peu de temps après son entrée à l'Ecole, elle se met à coudre le dimanche, pour chasser l'ennui. Elle a encore à l'oreille la réflexion d'une compagne qui l'avait connue auparavant : — « Déjà ! lui fait celle-ci, j'ai tout de même mis six mois pour m'y habituer... »

Les cours de psychologie et de morale la passionnent. S'examiner, regarder vivre les autres, disséquer telle ou telle action : quel aliment pour une jeune vanité ! Une leçon sur l'autonomie de la conscience achève, presque sans secousse, de la libérer de ce qu'elle commence à appeler « le préjugé religieux. » Elle s'achemine doucement, sans souffrance, vers l'indifférence totale. Elle lit les poètes, Musset, Vigny, Leconte de Lisle surtout, où elle trouve, sous la perfection de la forme, un pessimisme qui l'attire. C'est un phénomène général que cette attirance du pessimisme sur les âmes qui tournent le dos à Dieu. Dieu est notre espérance : hors de Dieu, il n'y a espérance qui tienne. En même temps que l'esprit se vide, c'est la volonté qui se paralyse. Elle lit et relit Loti, dont elle n'arrive pas à se rassasier et qui détruit en elle, « lentement mais sûrement, toute velléité de vouloir, en l'habituant à tout ramener à la minute présente qu'il faut se hâter de cueillir. »

En seconde année d'Ecole, elle se prend d'une belle admiration pour Epictète et Marc-Aurèle. Elle achète le manuel du parfait stoïcien. De bonne foi elle s'essaie à la pratique de cette morale, mais l'abandonne vite, parce qu'ayant perdu l'habitude du sacrifice, les reculs humiliants se font nombreux. Pascal aussi l'enthousiasme ; mais elle a constaté ensuite qu'à l'Ecole on le leur faussait en leur en donnant une exégèse qui ne laissait plus rien apparaître du chrétien.

Elle se rappelle une composition française où elle avait à expliquer cette pensée de Vauvenargues : *La patience est l'art d'espérer ;* elle avait trouvé moyen d'établir entre les stoïciens et les chrétiens un parallèle qui, naturellement, n'était pas à l'avantage de ces derniers.

Ces jeunes normaliennes se procuraient clandestinement et lisaient en commun les pièces de théâtre publiées par l'*Illustration,* et leurs préférées allaient à celles, qui sont si démoralisatrices, d'Henry Bataille et d'Henry Bernstein. Une ardente discussion s'engagea entre elles au sujet du *Phalène* (représenté pour la première fois en 1913). L'héroïne du *Phalène,* une jeune fille riche, condamnée par la tuberculose et le sachant, voyant la mort à brève échéance, veut, avant de partir, goû-

ter à tous les plaisirs de la vie. Elle court de débauche en débauche, et, quand elle a brûlé ses ailes au vice comme le phalène à la flamme, elle se tue.

Là-dessus, nos normaliennes, phalènes à leur tour, prennent feu. Une seule, une toute seule, a le courage de dire : « C'est mal ! » Toutes les autres approuvent, admirent... Le tumulte se fait tel qu'un professeur vient voir ce qui se passe... Avec aplomb on lui répond qu'on discute morale...

Notre jeune fille cependant assistait encore aux offices. Un samedi soir, elle va demander à la maîtresse de service la permission de ne pas aller à la messe le lendemain. La maîtresse répond par une demande d'explications : — « Madame, je ne crois plus et ne veux pas jouer la comédie. — Ah ! vous ne croyez plus ! reprend-elle avec tristesse (elle était pratiquante, et notre jeune fille le savait)... Eh bien ! allez à la messe quand même ; si vous n'y priez pas, faites, dans le calme et le silence, l'examen de la semaine passée et préparez la semaine à venir. »

Elle obéit... par force, attendant d'être libre pour réaliser son envie.

A la sortie de l'Ecole, on permettait aux futures institutrices d'emporter quelques livres préférés. Elle choisit les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle, des poésies de Sully Prudhomme, une étude sur Vauvenargues, une sur Vigny, un recueil d'articles du moraliste Bersot, enfin et surtout *Sagesse et Destinée*, de Maeterlinck :

De ce dernier il me faut parler un peu. *Sagesse et Destinée* nous était présenté à l'Ecole (et je sais qu'aujourd'hui encore il en est ainsi) comme un merveilleux Evangile laïque qu'il nous fallait relire sans cesse, car, assez obscur, il ne livrait toute sa substance qu'après de lentes réflexions. Nous devions y trouver un guide sûr. Il est certain que je me suis enthousiasmée pour Maeterlinck, d'autant plus que je le comprenais moins, mais avec la certitude qu' « un jour, » pour parler comme lui, « les idées claires monteraient des profondeurs où elles s'élaborent, jusqu'à la surface et qu'elles illumineraient ma route... » Tout cela n'est en définitive qu'un galimatias tour à tour sentimental et savant pour justifier une morale dont le fond est l'apologie de la jouissance, — apologie dangereuse, car elle est élégamment voilée. Et avec un si pauvre bagage je partais dans la vie.

Rentrée au foyer familial en attendant sa nomination à un poste, elle décide d'abord d'harmoniser, sans ménagement, sa conduite et ses principes. Elle remet à sa mère son chapelet, sa médaille d'Enfant de Marie, son scapulaire, en lui disant qu'elle ne croit plus. Elle nous dit la souffrance silencieuse de sa mère, le bouleversement de sa sœur. Les Filles de la Charité, qui s'étaient occupées de sa petite enfance et qu'elle allait voir quelquefois, apprennent par une amie la triste vérité. Elles continuent cependant à l'accueillir avec leur même bonté et la maintiennent au tableau de leur congrégation de jeunes filles. — « Combien elles ont dû prier pour moi ! »

En octobre 1914 elle reçoit sa première nomination. On l'envoie remplacer un mobilisé, dont la femme, toute jeune et fort aimable, va être pour elle une bonne compagne, mais aussi indifférente qu'elle en matière religieuse. Elle va, au cours de cette année, deux ou trois fois à l'église : « Parce que vous avez une toilette neuve à montrer, » lui dit son amie..., et c'était vrai.

Tous les jeudis et dimanches, on passait de bonnes heures de causerie avec une institutrice du voisinage. Celle-ci était incroyante aussi. Un jour cependant, en leur montrant un nº des *Annales* où l'on parlait de Psichari, elle ajoute : — « *Qui sait ? mon tour viendra peut-être.* » Et elle était pensive et grave en disant cela... Notre jeune fille ne songe qu'à se récrier et à se moquer.

En septembre 1915, on l'envoie remplacer une vieille institutrice, qui a l'âge de la retraite, mais que son inspecteur y met d'office pour incapacité de travail. Seulement, celle-ci ne veut pas partir et refuse de donner le logement à la nouvelle titulaire, qui va, un mois durant, être hébergée chez le maire, d'ailleurs avec la plus cordiale hospitalité. Elle note ce détail, parce qu'il n'est pas sans importance. C'est qu'en effet la collègue si parfaitement désobligeante fréquentait assidûment l'église, tandis que le maire si accueillant était franc-maçon. Quand on n'a pas la foi (et même quand on l'a), on n'est que trop enclin à juger l'Eglise d'après la conduite de ses fidèles ; et ce manque de charité chez une pratiquante devient, pour notre institutrice, un grief de plus contre l'Eglise.

Au cours de cette seconde année d'enseignement, elle va une seule fois à l'église, à une Messe pour les morts de la guerre : son titre d'institutrice l'obligeait à y assister. Mais elle se rappelle avoir dépouillé son courrier pendant la Messe !

Le village était à population foncièrement chrétienne. Elle n'y fréquentait guère que le maire, et sa belle-sœur, institutrice aussi. Elle entendait de leur bouche toutes sortes de calomnies anticléricales, de railleries contre les catholiques ; elle trouvait souvent que cela dépassait la mesure ; elle se sentait parfois gênée, gênée par tant de haine froide, réfléchie, calculée. Un jour, comme elle arrivait toute frémissante de détails sur l'incendie de la cathédrale de Reims, quelle n'est pas son indignation de s'entendre répondre que « ce n'était qu'un repaire de superstitions en moins ! »

Pour moi, sans songer aux superstitions, poursuit-elle, je pleurais cette merveille gothique, ce trésor national... J'ai commencé à comprendre alors — et combien de fois l'ai-je vu ensuite ! — que ces sectaires farouches placent la France bien au-dessous du triomphe de leur parti. Ils m'auraient appris à haïr si je n'avais eu ma vie pleine par ailleurs.

Pleine d'amour de la France, d'abord, ce qui est une vertu, vertu purement naturelle sans doute chez beaucoup, mais qui à maintes reprises au cours de la guerre s'est révélée comme frayant admirablement la voie au retour à Dieu, au Dieu de la grâce.

Pleine aussi d'un autre amour : elle était fian-

cée, et elle aimait. Amour ardent, idéal, qui transfigurait pour elle la vie, qui lui donnait des ailes, qui l'emportait en des rêves dont depuis elle a senti le chimérique... Son fiancé était à la guerre... Un jour, sans que rien ait pu le lui faire prévoir, ce fut la rupture brutale, définitive...

Quel effondrement ! Qui souffrait le plus, son orgueil, ou son cœur ? Elle traverse des journées de fièvre où il lui est impossible d'absorber autre chose qu'un peu de nourriture liquide. Chaque jour, après sa classe, elle part, pour une marche forcée, au loin, jusqu'à épuisement. Pleurer aurait amené une détente salutaire : elle ne peut verser une larme. L'idée du suicide la hante. Comme ses maximes stoïciennes de l'Ecole Normale lui apparaissent maintenant froides, vides et mortes, alors que sa peine est si vivante en elle ! Pas une fois elle ne songe au Dieu de son enfance chrétienne, pas une fois elle ne lève les yeux vers un crucifix...

Dieu pourtant l'attendait là.

Sa douleur, ni stoïque ni chrétienne, ne lui faisait pas l'humeur très accommodante. Pour une vétille elle se brouille avec sa collègue et avec toute la famille du maire. Une jeune fille dont elle avait fait un peu sa compagne, lui propose d'aller à la messe, le dimanche suivant, « *pour les ennuyer*. » Intention singulièrement dépourvue de rectitude : quelle merveille pourtant de songer que la grâce de Dieu si souvent se fraye la voie jusqu'à nos cœurs à travers des intentions point beaucoup moins pitoyables !

Donc, « pour les ennuyer, » le dimanche suivant elle s'achemine vers l'église. Ce fut une entrée assez sensationnelle : les fidèles n'en croyaient pas leurs yeux ; le curé pense (il le lui a avoué depuis) : « Ils l'envoient pour écouter ce que je dis en chaire... » Mais peu lui importent les regards étonnés de l'assemblée. Elle s'installe sur sa chaise.

Et voilà qu'à mon insu, la divine présence opérait... Après de longues années, misérables et vagabondes, je rentrais à nouveau dans la maison du Père. Je n'y étais point venu pour le chercher, c'est vrai ; mais la Providence ineffable, qui jusque-là m'avait conduit, devait faire de cette Messe le premier pas de mon retour.

A quoi aurais-je pu penser sinon à ma souffrance ? Et je me disais : — « Comme tous prient !... que de voiles noirs !... J'en connais dans l'assistance qui supportent des deuils cruels... C'est donc ici qu'ils s'apaisent... Je suis, moi, à terre comme une chose lamentable. Pourrai-je me relever jamais ? C'est peut-être là le salut. Suis-je bien sûre qu'il n'y a rien de vrai dans ce que j'ai cru autrefois ? Ai-je le droit de me détourner, hautaine et méprisante en apparence, mais en réalité si pauvre, bien plus pauvre qu'eux ?... Ils prient... je ne sais plus prier. »

Et, pendant qu'instinctivement mes mains se joignaient, je retrouvai, bribe par bribe, la prière confiante entre toutes, le *Souvenez-vous*. Je sortis, bouleversée...

Le dimanche suivant, ma compagne ne voulut pas revenir. Poussée par une force mystérieuse, seule, j'y retournai. Ce fut ainsi pendant plusieurs dimanches. Je commençais à me rendre compte que je posais ainsi un acte grave, lourd de conséquences. Il ne s'agissait plus d' « ennuyer » qui que ce soit, mais de retrouver une règle de vie.

Enfin, un jeudi, non sans avoir longuement hésité, je fus frapper à la porte du presbytère, pour demander les livres qui pourraient m'aider. Puisque tout s'était écroulé en moi, je voulais essayer de reconstruire, mais je me sentais très exigeante, décidée à faire partout la pleine lumière, à ne me contenter d'aucun à peu près. Ce furent alors des mois d'études et de discussions. Je lisais le P. Mainage, le P. Didon et Mgr de Gibergues ; chaque quinzaine la *Revue des Jeunes* venait m'éclairer. Psichari et Péguy me furent aussi d'un grand secours. Cela, c'était de l'apologétique vivante. Chaque page, reprise avec fièvre, trouvait en mon âme un écho profond. Maxence [1] m'entraînait... et je frémissais à la parole âpre du socialiste converti.

D'ailleurs, sans que je comprenne comment, les obstacles intérieurs s'aplanissaient. J'admirais un tel édifice, parfaitement construit et cohérent, mais je me tenais encore sur le seuil. J'y voyais nettement le salut, cependant j'hésitais. Pourquoi ? Un sentiment vague et paralysant, quelque chose comme de l'effroi m'arrêtait. Je sentais confusément qu'une fois partie sur cette route, je ne serais plus maîtresse de m'arrêter à ma guise ; je voyais bien que je ne pourrais me tenir satisfaite avec une religion de second plan à messe hebdomadaire, communion aux grandes fêtes. Trop d'aspirations profondes s'agitaient en moi, et je comprenais qu'il me faudrait laisser Dieu envahir toute ma vie, que ce serait une marche toujours montante, parfois très dure, et « *jusqu'où ?* » me demandais-je avec angoisse.

La grâce se fit plus forte ; toutes mes hésitations devaient finir.

Nous étions en août 1917. Le 19, les enfants du village devaient faire leur Communion solennelle ; je résolus de faire avec eux ce qui était vraiment ma première Communion. Je m'humiliai auprès d'un missionnaire.

Prenant mon âme souillée et lasse, il la plongea dans le sang du Rédempteur pour la purifier et la fortifier. Le lendemain, Jésus-Hostie prenait possession de mon cœur.

Je retrouve toujours intacte au fond de moi-même ma joie si profonde, ma paix si surnaturelle et à laquelle je ne pouvais croire après tant d'épreuves.

J'étais pardonnée — j'en éprouvais comme un allégement physique, — et je ne craignais plus la vie, puisque je pouvais la rendre belle et féconde, puisque tout, même et surtout la souffrance, y prenait un sens éternel. Chassé ce désenchantement amer qui, après chaque joie vulgaire, me faisait dire avec tristesse : « Ce n'est donc que cela » ; chassée, cette angoisse qui m'étreignait au plus fort de mes jouissances, et qui me forçait à dire : « Tout cela passera, finira... » Je me sentais très faible et très forte et, après la bourrasque, je savourais le bonheur d'être au port.

Depuis, malgré ma misère, malgré ma faiblesse, Jésus, que rien ne rebute, est toujours resté là, me donnant sa lumière, son amour. Deux ans après mon retour, les Davidées entrèrent dans ma vie. Ce fut encore une bien grande grâce. Je n'essaie pas d'exprimer tout ce que je dois au Bulletin, aux amitiés rayonnantes que m'a procurées notre chère grande famille. Toutes ces grâces imméritées, je me demande souvent à quelles prières inconnues et ferventes j'en suis redevable, et à mon tour, je prie, — et dans ma supplication passe toute ma reconnaissance — pour que les égarées voient, pour que ceux qui souffrent bénissent leur souffrance et plient humblement le genou, pour que ceux qui ne songent même pas à se mettre en route soient divinement éclairés et ravis. Avoir expérimenté l'infinie miséricorde permet toute espérance. Je vous implore, mon Dieu, pour tous ceux qui

[1] Le héros du *Voyage du Centurion*. On se souvient que ce livre est un tableau de conversion et que le converti, c'est Psichari lui-même. Dans un souci d'humilité chrétienne, il a jeté sur cette divine histoire le voile de la fiction : Maxence, le centurion, c'est lui-même. Sur Psichari, voir *Ami* 1921, p. 148-153. — Sur Péguy, *Ami* 1920, p. 81-90, et *passim*, l'autre jour encore, p. 319-320.

s'éloignent, pour tous ceux dont les fausses doctrines ont perverti le cœur qui était droit pourtant... Il me semble que c'est la manière dont, pour tant de bienfaits reçus, vous voulez que je vous rende grâces... Exaucez-moi, Seigneur.

II. — Une autre de ces « laïques, » ce fut Mlle Yvonne, ou Vonick (on ne nous dit que son prénom), rappelée à Dieu à la fleur de l'âge, à vingt-trois ans, le Samedi-Saint 11 avril 1925 (*Bulletin aux Davidées*, avril 1926).

Elle était Bretonne, Bretonne à fond, fille de marins. Mais, comme tant de normaliennes, elle avait perdu la foi. C'est la vie du P. de Foucauld (voir *Ami* 1921, p. 721-732) qui va de nouveau l'orienter vers le monde surnaturel. Que de conversions à l'origine desquelles on trouve la vie des Saints ou des Serviteurs de Dieu ! Déjà S. Augustin : *Cur non potero quod isti et istæ?* L'héroïsme de Foucauld l'enthousiasme ; et comme elle sent que cet héroïsme est à base de foi chrétienne, elle se met à étudier consciencieusement le dogme et la morale de l'Eglise. Elle retrouve la foi, mais une foi encore bien peu éclairée, car elle hésite devant la pratique, et la raison qu'elle nous donne de son hésitation est singulière :

J'éprouve une sorte de répugnance à adorer Dieu dans un bâtiment construit par les hommes, où l'Infini est bordé par des murs... Il me faut la plaine infinie, le ciel beau et sans limites, la belle nature pour adorer Dieu et me rapprocher de lui. Je comprends l'institution de l'Eucharistie par Notre-Seigneur... ; mais je me dis que du haut de mes falaises, au milieu de notre belle et sauvage nature bretonne, Dieu est si près de moi, je le sens tellement bien dans les moindres frissons des arbres et de la mer... que je ne pourrai jamais mieux communier avec lui !

C'est à la messe du jour de Pâques 1923 qu'elle reçoit l'illumination suprême. Elle se décide à communier ; et, de ce jour à sa mort (ce qui fait exactement deux ans), sa vie va être une rapide ascension vers les sommets de la vie chrétienne.

Deux mois après, son Règlement porte : Lever, 5 heures ; méditation, puis messe et communion, jusqu'à 7 h. 1/2 ; le soir, longue visite au Saint-Sacrement. Cela ne va pas sans faire de l'émoi. L'administration s'émeut :

Il paraît que ma Directrice a fait un rapport sur ma pratique religieuse. Ah ! Pauvre femme ! Si elle savait qu'elle fait ma joie ! qu'elle me jette encore plus dans le Cœur de Jésus par sa Croix qu'elle me donnera à aider à porter...

On croit faire peur à la petite Yvonne de St-Yves de Bretagne en venant l'inspecter, en faisant des enquêtes... Me faire peur !... me faire changer ! C'est amusant d'être inspectée toute seule pour Jésus. C'est là qu'ils lui font honneur. Davidée ? Ah ! certes, oui, je le suis ! C'est bien fièrement que je me suis redressée quand M. l'Inspecteur m'a dit : « Il paraît que vous seriez Davidée aussi ! » — et je l'ai regardé si en face, la tête si haute... qu'il a tourné la sienne !

Chaque matin elle entre dans son école avec la joie de son Jésus dans le cœur. Elle aime Jésus dans ses enfants, et c'est Jésus que ses enfants sentent en elle. Ses lettres, quand elle parle d'eux, sont exquises :

J'ai 51 élèves, première année du Cours élémentaire. C'est gentil toute cette marmaille. Nous nous aimons bien. Bons petits diables, mais bons cœurs que j'aime de toute la force du mien, aussi ! J'ai le cœur de ces petites. Hier, pour me montrer que « j'étais leur maman, » elles m'ont garni bureau et fenêtres de fleurs, petits bibelots, en l'honneur de sainte Catherine, patronne de toutes les jeunes filles ici. Quand j'ai voulu procéder à la redistribution, « à chacune sa Ste Catherine, » il y a eu tant de pleurs que force m'a été de tout faire emporter chez moi...

J'ai été grippée... je faisais travailler les enfants de mon bureau. Pauvres petites... quand je pleurais (mes yeux tout seuls, physiologiquement parlant), elles pleuraient du cœur ! Et alors je partais à rire, tout en pleurant...

C'est le cœur de ces enfants que j'aime voir s'éveiller. La race du Nord (elle avait été placée dans le Nord) est rude, je le sais. N'importe, on pourrait essayer de transformer brutalité et recherche des vains plaisirs en douceur qu'il y a à se sentir une âme, une âme bonne et compatissante à tout ce qui souffre... En dehors de la classe ces pauvres enfants sont sur la rue... J'essaie de leur apprendre du crochet, des jeux, pour leur faire bien employer leur temps libre. Je voudrais toujours les suivre, mes élèves...

Plus de 120 cahiers viennent de passer sous ma plume. O mon Dieu ! vous avez bien voulu que je corrige cahiers du jour, cahiers mensuels, cahiers du soir, sans fatigue et sans arrêt ! Que je suis contente, maintenant ! Aussi je voudrais venir un peu à toutes mes chères sœurs les Davidées, je voudrais leur envoyer de mon Nord, par toute la France, et particulièrement dans nos belles Alpes majestueuses, un peu de mon cœur tout bouillant d'amour pour le Seigneur !

Elle aime ses enfants ; elle aime ses sœurs les Davidées. Comme elle a bien le sens de l'invocation au « Cœur de Jésus Centre de tous les cœurs ! »

Je suis bien loin de la plupart, bien loin par l'espace... mais existe-t-il un espace entre les cœurs ? Existe-t-il un espace de Dieu à nous ? Oh ! non. Il est trop bien là, en nous, avec nous : nous ne vivons plus : c'est bien lui seul qui est, qui vit en toutes ; et, pour nous, point d'éloignement puisque nous possédons toutes le même Trésor. Cœur, esprit, volonté, tout converge au grand Rendez-vous Divin, à l'Amour infini de Dieu où tout se fond, s'embrase et se consume. Chaque matin, chaque soir, bien souvent dans la journée, je pense à vous, grandes et petites sœurs en Jésus, et je redouble alors d'ardeur dans la perfection de ma vie, afin qu'au ciel le trésor de grâces à combler par les Davidées déborde bien vite, bien vite sur toute la France, sur tout le monde...

Elle aime tout le monde, tous ceux avec qui Dieu la met en contact. Elle, qui aurait tant aimé lire, étudier, écrire, elle, pour qui la contemplation a eu dès le premier moment tant d'attraits, elle laisse tout pour aller porter sa joie, pour aller porter le parfum de Jésus à tous ceux qui souffrent, aux malades, aux âmes en peine. Elle va chercher le pain, le lait à des vieillards infirmes, elle les fait manger, boire, elle leur lit des passages de l'Evangile, de l'*Imitation*, des Vies des Saints. Une maman a un panaris : cinq mioches : la demoiselle est là pour débarbouiller, baigner, peigner, frotter tout ce monde. Elle va se fatiguer à jouer deux heures au volant avec deux petites demoiselles pour faire plaisir à un grand-père. Les bébés dans la rue l'appellent pour « chanter

meunier ; » les vieilles gens se sentent rajeunir auprès d'elle.

Il faut faire plaisir à tout le monde ; je vais où Jésus m'envoie, et je fais tout ce qu'il me souffle dans le cœur. J'ai des malades, physiques et moraux, à voir et à soigner, malgré mon inexpérience et ma jeunesse, et tout cela passe avant la lecture qui me sert plus qu'aux autres... Ils sont tous les enfants de Dieu ; moi, j'en suis une, et je me dois à tous...

J'ai enfin compris que j'étais sur terre pour les autres, pour leur physique comme pour leur moral, que je devais me donner toute à eux...

Il y a tant de malades à voir dans mes moments à peu près bons : on dirait que Jésus veut que je fasse au moins deux ou trois visites à un malade pour le faire consentir à mourir, et il vaut tout de même mieux que j'aille faire sentir aux mourants que la « venue de l'Epoux » est proche, que d'écrire : Tout pour Jésus !

« Elle est toujours gaie, elle ferait rire les morts, la petite demoiselle bretonne, » disent nos bons *chtimis* (gens du Nord)... Non, ils se trompent, ce n'est point elle ! C'est Jésus qui leur sourit, c'est Jésus qui les console ; c'est Jésus qui chante... D'elle ? Il n'y en a pas ! il n'y en a plus ! Il n'y a qu'une petite hostie, toute petite : bihannick, comme nous disons chez nous, une petite hostie, toute Jésus...

Toute petite, l'hostie ; toute simple, toute unie, toute ronde, sans rugosité, toute blanche. Eh bien ! dans celle que vous voulez bien choisir, ô Jésus, de la simplicité, de l'égalité d'humeur, jamais d'épines qui blessent, pas d'aspérités ! et de la blancheur — autant que possible, vous le savez. Oh ! s'il arrivait à votre « Bihannick » d'oublier qu'elle est Hostie, d'oublier qu'elle doit rester aussi pure d'intention que la blancheur de la petite victime, — vite, montrez-le lui. Si ce n'est pas la Croix qu'elle embrasse pour chacun de ses actes, repoussez-la, bien loin de vous ! N'auriez-vous pas dû le faire depuis longtemps déjà ? Vous savez pourtant quelle nature indigne elle possède, votre petite Bretonne !

Mais non, Dieu infiniment miséricordieux, vous tirez de la fange un pauvre grain de blé à qui il reste à peine le germe de vie, et vous en faites une hostie ! Ah ! puisse-t-elle être tellement à vous que, par la Croix que vous lui portez, elle se fasse Rédemption pour beaucoup, beaucoup de pécheurs ! Puisse-t-elle apporter un peu d'or éternel dans la grande réserve des grâces que vous donnez aux Davidées !

Jésus l'appelle à lui. Elle croit que c'est au cloître qu'il lui donne rendez-vous. Elle songe à entrer chez les Bénédictines. Non, ce n'est pas au cloître, ce n'est pas au « vestibule du ciel » que Jésus la veut ; c'est au ciel même. L'automne de 1924, le médecin lui défend de continuer à enseigner. Elle va se soigner en Bretagne, chez ses parents. Dès le premier instant, elle diagnostique très clairement l'évolution de son mal. Et elle en bénit Dieu. Certes, elle aurait été heureuse de le servir longtemps, de longtemps souffrir pour lui. Mais, que si vite la souffrance arrive, et la maladie, et l'espoir de la mort prochaine, c'est « trop de chance. » Devenue une « lampe toussante, » elle voit mourir sa petite nièce : — « En voyant la tombe de maman ouverte pour y enterrer la petite..., je pensais que ce serait mon tour la prochaine fois, et j'étais bien heureuse, puisque Dieu le veut ainsi. »

J'ai toujours le bonheur de cracher le sang... Le cœur s'en mêle aussi, et l'estomac est souvent fâché. Voici qu'au lieu d'augmenter de poids je diminue, tout en me soignant mieux qu'avant et en prenant du fortifiant. Je ne me rappelle pas bien si je souffrais autant physiquement avant que maintenant. Je n'y faisais guère attention. Maintenant je tousse beaucoup, j'ai souvent des abandons complets de tous mes sens qui me laissent sans forces... Bref, je m'en vais un peu plus, tout simplement, au Bon Dieu.

Elle allait à Dieu, et elle allait toujours aux âmes, aux œuvres de charité, souriante toujours et bonne, rayon de joie partout, dans sa famille, au Patronage, chez ses malades. De ses souffrances elle laissait tout ignorer, « allant très bien » pour tous, bénissant Jésus qui lui laissait « une bonne grosse figure bien rose. » Jésus seul a connu ses souffrances, ses souffrances morales surtout, les plus crucifiantes, celles qui lui venaient de sa famille, où elle voyait Dieu offensé, méconnu...

Elle ne voulut jamais rien supprimer de ses exercices de piété. Tous les matins la messe et la communion : — « Je crois bien que je passerais par-dessus tout, par n'importe où, pour y aller, même si je ne le pouvais pas ! Je ferais l'impossible ! Je suis sûre que Jésus m'attend ! »

La « vie avec Dieu » était pour elle une grande réalité :

Je suis noyée en la contemplation sans fin, et dès que je retrouve ma solitude bénie avec les Trois Personnes, c'est pour me plonger dans une oraison où le temps passe si vite qu'on se demande chez nous ce que je peux faire.

Et une humilité qui aurait voulu pouvoir n'agir que devant Dieu, qui s'inquiétait de se voir entourée et aimée partout où elle allait : — « J'aurais tant aimé que personne ne s'occupe de moi. » Mais il y avait plus d'humilité encore à ajouter : — « C'est Jésus qui le veut ainsi, et sans doute par moi il veut rayonner dans les âmes. Ce n'est plus moi qui vis. »

Sur son lit de mort, toujours douce et souriante parmi des souffrances atroces, elle n'avait qu'une pensée : se donner plus encore au Bon Dieu et devenir, avant de paraître devant lui, « chose bénite. » — « Nous perdons en elle, a dit le prêtre qui l'assistait, les plus beaux exemples de patience souriante, d'esprit de sacrifice et de générosité que j'aie jamais rencontrés. » Ses obsèques furent un triomphe.

Que de merveilles la grâce réalise, jusque dans des milieux qui par définition semblaient voués au laïcisme ! Ce sont là des exemples qui sont saintement contagieux chez les Davidées. Il faut qu'ils le soient partout. Il y a beaucoup de ces grandes âmes dans nos Patronages chrétiens ; mais il y en a d'autres aussi qui restent en retard.

III. — Les Davidées, et le *Bulletin national* de Lyon (qui s'adresse, celui-ci, non pas aux institutrices seulement, mais aux instituteurs catholiques aussi de l'enseignement public) sont peut-être une pierre d'attente providentielle pour la solution du grand conflit qui ravage notre France (et qui ravage d'autres pays aussi), entre l'école et l'Eglise. L'autre jour (*Figaro* du 9 mai), M. Wladimir d'Or-

messon, qui est chrétien (et pratiquant), imaginait le « dialogue de l'instituteur et du curé. » Sur un chemin, dans la campagne, l'instituteur et le curé d'un même village se rencontrent :

— Monsieur l'instituteur, dit le curé, le hasard fait que nous nous rencontrons dans ce coin paisible, loin du village. Sans doute prenez-vous l'air après avoir fait votre classe. Je me promène aussi mon bréviaire sous le bras. Nous nous connaissons à peine. N'est-ce pas l'occasion de causer ? Tout le plaisir serait pour moi.

— Il sera partagé, monsieur le curé. Chaque jour je me promène seul. La vie n'est pas drôle dans ce pays.

Quelques propos courtois ensuite sur leurs origines, leurs études, leurs rêves de jeunesse : rêves d'apostolat chez le séminariste, rêve d'un grand rôle social chez le normalien. La réalité n'a pas répondu aux rêves : le curé parle de ses désillusions sur un grand ton de dignité sacerdotale, l'instituteur avec plus d'aigreur. L'instituteur s'oublie à taxer de stérilité le labeur du prêtre. Le curé montre comment il travaille simplement à former des chrétiens ; et, croyant trouver un terrain d'entente, il lance : — « La vie spirituelle n'est-elle pas la première condition de la vie sociale ? »

C'est justement cette question qui met le feu aux poudres :

Très certainement, répond l'instituteur. Et voilà pourquoi — soit dit sans rancune, monsieur le curé — voilà pourquoi *nous sommes forcément deux adversaires dans un village. Si l'Eglise n'avait pas de sa mission une conception sociale, nous pourrions nous entendre.* Mais nous chassons sur le même terrain. Vous au nom de l'Eglise, puissance non seulement spirituelle mais temporelle, au nom de ses dogmes, de sa hiérarchie, de ses règles ; moi au nom de l'esprit nouveau, de la démocratie, de ses aspirations et de ses libertés. Ce sont deux systèmes sociaux qui se heurtent.

Et le curé demandant si cet esprit nouveau, cet idéal démocratique, si ce n'est pas la religion qui en a imprégné le monde :

Non, fait l'instituteur. Car *toutes les forces du passé sont avec vous ;* toutes les puissances d'asservissement vous protègent. Elles me combattent, au contraire, parce qu'elles se sentent menacées par le principe que je représente. N'en prenez qu'un exemple local, mais qui se renouvelle de village en village. *Le château.* Votre couvert y est toujours mis. Celui de l'institutrice libre aussi. Moi, on se détourne quand on m'aperçoit, pour ne pas me connaître. Ici, les châtelains sont gens d'ancien régime qui restent logiques avec leur foi. Mais là où j'étais auparavant, le château appartenait à un banquier qui ne mettait jamais les pieds à l'église et menait une vie de jouisseur. Cependant il entretenait le presbytère, envoyait son denier à l'évêque et les faisans de ses chasses au curé. Par contre il méprisait l'école et je ne l'ai jamais vu. En bon homme d'affaires qu'il était, il appuyait l'Eglise parce qu'elle travaillait pour lui. Il payait ses primes d'assurance.

Le curé n'a pas de peine à rappeler que l'Eglise n'est pas responsable des interprétations que les égoïsmes humains cherchent à donner de ses disciplines au mieux de leurs intérêts. Elle est là depuis vingt siècles. Elle n'a jamais changé. Elle est « faite d'un statut qui est infaillible et de fidèles qui ne le sont pas. Mais ces faiblesses, ces égoïsmes ne sauraient l'atteindre. Ils sont liés au jour. Elle est liée à l'éternité. » ...Echange de propos encore sur le progrès, sur la continuité, « condition même du progrès » :

Regardez couler un fleuve, dit le prêtre. N'est-ce pas l'image du progrès ? Pourtant, si ses rives disparaissaient, ce ne serait bientôt plus un fleuve ; les flots libres submergeraient tout. Soyez les éléments de ce fleuve. Allez avec force, avec ardeur vers l'avenir. Entraînez dans votre élan les mauvaises épaves qui pourrissent. Soit ! Nous saluerons avec joie votre course. Mais ne détruisez pas les vieilles rives — les vieilles rives que la main de Dieu a jetées non pas pour vous contenir, mais pour vous mener plus sûrement vers l'infini.

L'instituteur alors coupe court par cette déclaration sèche :

Vous nous abandonnez la vie matérielle, mais pour garder le contrôle de la vie morale. Or, *c'est la vie morale que nous voulons aussi régir,* car l'évolution de la vie matérielle dépend d'elle. Nous tournons dans un cercle vicieux : tout nous sépare.

Comme ils arrivaient en ce moment devant un Calvaire : — Oui, tout nous sépare à la surface, reprend le prêtre :

Mais voici qui nous unit profondément. Que rêvez-vous ? Justice, charité, fraternité, amour... Cette croix, qu'enseigne-t-elle d'autre à ceux qui espèrent ? Que rappelle-t-elle d'autre à l'homme qui exploite l'homme ? Dans un village, nous sommes tous deux des missionnaires. Tous deux nous défrichons des âmes. Ah ! si au lieu d'user nos forces dans des querelles mesquines, nous pouvions unir nos efforts... Nourrir ensemble l'âme de l'enfant, cette âme de la race qui est la nôtre ! Ne serait-ce pas la vérité ?... Qu'en pensez vous ?

Evidemment. Et c'est cette vérité-là qui se réalise magnifiquement partout où le prêtre trouve en face de lui des Davidées ou des instituteurs et institutrices du groupe du *Bulletin national.* Ceux-ci certes ont, eux aussi, une « conception morale » de leur mission ; et ils la mettent en application avec une toute autre conscience, un tout autre zèle, et tout autrement efficace, que l'on ne fait et que l'on ne peut faire dans le monde « laïque. » — « Nous sommes tous deux des missionnaires. » Ce n'est pas l'Eglise qui confinera jamais l'instituteur dans le souci de « la vie matérielle ; » c'est elle, et elle seule, qui a eu l'idée de l'élever à la dignité de « missionnaire, » d'apôtre, de créateur de vie morale. Et quand on repasse le demi-siècle de domination maçonnique que nous avons derrière nous, on juge que ce fut précisément le grand crime, le crime initial de la III^e^ République d'opposer la mission de l'école à la mission de l'Eglise, de faire de l'instituteur un anti-curé, d'installer ainsi jusque dans les moindres villages de France la guerre religieuse à l'état permanent. Ce fut son grand crime, de même que, au jugement même des révolutionnaires, le grand crime de l'Assemblée de 1789 ce fut la Constitution civile du clergé, qui a organisé la guerre religieuse en installant, elle aussi, dans chaque paroisse, un anti-curé. Il n'y a pas deux morales, l'une laïque et l'autre religieuse. Il n'y en a qu'une, dont la garde est remise

à l'Eglise et que l'instituteur comme le prêtre n'enseignent que sous l'autorité du magistère ecclésiastique. Parmi les matières sur lesquelles il est interdit, même aux laïques, *etiam laicis*, d'écrire sans censure ecclésiastique préalable, figure l'éthique (ou morale étudiée à la lumière de la raison), *Code* can. 1385, 2°.

L'instituteur de M. d'Ormesson n'est pas sectaire. M. d'Ormesson, qui poursuit le noble rêve d'une réconciliation entre l'école et l'Eglise, ne l'a pas voulu imaginer sectaire. Le pauvre homme est simplement imbu des idées des maîtres du jour, des idées dont on l'a nourri à l'Ecole Normale et que, faute de lumières, il croit raisonnables, légitimes. Au souhait d'union et de collaboration qu'à l'ombre de ce calvaire de campagne son curé vient de lui formuler avec tant de sens apostolique et patriotique, il répond, visiblement ému, que, oui, « ce souhait est possible à exprimer dans le silence et dans la solitude de cet endroit. Mais, dès que nous serons rentrés parmi les hommes, il se dissipera comme un rêve... »

Les hommes... l'ambiance... l'influence du milieu... l'atmosphère officielle... Combien rares ceux qui savent s'y soustraire ! Il le faut pourtant ; et ce sera, sur les lèvres du curé, le mot de la fin :

Si nous sommes vraiment des apôtres, comme nous avons l'ambition de l'être, vous et moi, *il nous appartient de mener les hommes et non pas d'être menés par eux*. Laissez-moi vous quitter sur cette parole d'espoir... Je vous salue, monsieur l'instituteur.

L'instituteur. — Je vous salue, monsieur le curé [1].

IV. — *Ut sint unum... Ut omnes unum sint... Ut et ipsi in nobis unum sint... Ut sint unum, sicut et nos unum sumus... Ut sint consummati in unum...* (Jo., XVII, 11, 21, 22, 23). C'est la « Prière sacerdotale » du Sauveur au soir de la Cène. C'est l'idéal chrétien : unir tous les hommes dans le Christ. La Révolution en a pris le contre-pied. L'idéal révolutionnaire, c'est de tout dissoudre, de dissocier tout ce que Dieu a uni, de mettre le divorce partout : divorce au village, entre l'instituteur et le curé ; divorce dans la société, entre l'Eglise et l'Etat ; divorce dans la famille ; divorce entre la science et la foi, entre la raison et la Révélation, entre la philosophie et la théologie, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel.

Cette question de l'opposition entre la science et la foi a été posée dans la dernière œuvre de M. François de Curel, *la Viveuse et le Moribond ;* et c'est à la suite d'une représentation de cette pièce que le *Figaro* a eu l'idée d'instituer « une grande enquête » sur la question qu'il formule ainsi : *La Science est-elle opposée au Sentiment religieux ?*

[1] Voir, en tête des *Nouvelles Religieuses* des 15 mai et 1er juin, *La question de l'école*, par Mgr Audollent, évêque de Blois : question qui « est, dans notre France actuelle, non pas l'un des problèmes qui se posent à l'attention des évêques, mais LE problème. Tous les autres en découlent, tous s'y ramènent... On peut le considérer comme la clef de voûte de nos difficultés dans le présent. Nous ne disons pas que, cette question résolue, toutes les autres le seront par le fait même. Nous estimons seulement que les autres se résoudront par celle-là et ne se résoudront pas sans elle. »

Science et sentiment religieux. Cette manière de formuler la question nous sourit assez peu. Le sentiment religieux, c'est quelque chose qui existe, assurément, mais qui n'est pas la religion. La religion n'est pas affaire de sentiment. Le premier acte de la religion, c'est la foi, *humanæ salutis initium, fundamentum et radix omnis justificationis* (Trident., VI, 8). Or, la foi est un acte de l'intelligence, commandé par la volonté. Le sentiment peut avoir sa part dans la préparation de l'acte de foi, l'étude des motifs de crédibilité suppose une préparation non pas seulement intellectuelle, mais morale. Mais l'acte de foi lui-même n'est pas un acte de sentiment. Aujourd'hui il est fort à la mode de faire au sentiment une place très excessive, parfois même exclusive. Cette doctrine de la religion-sentiment nous est venue d'Allemagne, où son grand prophète a été Schleiermacher († 1834). Elle s'est infiltrée chez nous tout le long du XIXe siècle ; elle a pris une recrudescence d'acuité avec le modernisme : pour le modernisme, la raison n'a rien à voir avec la foi ; la foi n'est qu'un produit du cœur, un sentiment qui mûrit lentement, sans que même on en ait conscience, dans les profondeurs du subconscient pour venir un beau jour émerger à la surface.

Ce qui intéresse nos contemporains, c'est le conflit qu'ils croient possible entre la science et la religion, entre la science et la foi. Circonscrire la question au sentiment, à une religion où l'on ne veut voir que le côté sentiment, c'est lui enlever sa portée. Entre science et sentiment, il n'y a pas de point de contact, étant donné que l'on entend ici la Science au sens restrictif du mot, la Science de la nature et des mathématiques, à l'exclusion des sciences philosophiques et historiques. Et c'est ce vague du mot « sentiment » qui a permis à plusieurs des répondants d'esquiver la difficulté, d'esquiver la vraie question. Mais d'autres aussi ont su élargir le débat et montrer vraiment qu'il n'y a pas et ne saurait y avoir d'opposition entre la science et la foi.

Le *Figaro* a commencé son enquête le 2 mai. Elle s'est prolongée tout le long du mois de mai. Il a interrogé tous les membres de l'Académie des Sciences, le plus illustre et le plus universellement reconnu de nos corps savants. La presque unanimité d'entre eux a répondu à la question posée.

Plusieurs ont préféré se grouper et signer des déclarations collectives. Ainsi MM. BEHAL, D. BERTHELOT, H. DESLANDRES, J. CHARCOT, GUIGNARD, G. KŒNIGS, A. LACROIX, M. LAUBEUF, Louis LUMIÈRE, F. MESNIL, Paul PAINLEVÉ, PERRIER, H. SEBERT, H. VINCENT, se sont contentés de faire cette réponse peu compromettante :

La Science apprend à être modeste et à respecter les opinions d'autrui.

Se sont groupés encore MM. CHARPY, J. COSTANTIN, C. GRAVIER, HAMY, HENNEGUY, JOUBIN, LECLAINCHE, L. MANGIN, MARCHAL, M. MOLLIARD, P. VIALA, WALLERANT, pour écrire cette phrase sage :

La Science — telle que vous la délimitez (c.-à-d. à l'exclusion des sciences philosophiques et historiques) — n'est pas plus opposée à l'idée religieuse qu'elle ne lui est favorable. Ce sont deux domaines distincts de la pensée humaine.

On sent que les signataires de cette phrase, s'ils ne veulent point entendre parler d' « opposition, » ne sont pourtant pas très sympathiques à l'idée religieuse. D'autres de leurs collègues seront moins pressés d'établir cette cloison étanche entre science et religion et reconnaîtront que les points de contact ne sont pas exclus, que « beaucoup de science, » pour reprendre le mot de Bacon, « ramène à Dieu. »

Hormis les deux groupes ci-dessus rappelés, les autres membres de l'Académie des Sciences ont envoyé des réponses individuelles.

Un seul est grincheux et franchement hostile : M. Jean Perrin, physicien, professeur à la Sorbonne. Pas d'opposition, accorde-t-il, s'il ne s'agit que d'un esprit religieux qui ne comporte aucun « dogme précis » :

Mais, s'il s'agit de dogmes précis, la question change. L'esprit scientifique habitue à être exigeant dès que l'on prétend établir ou rendre probable une hypothèse particulière. Et je regarde comme *incontestable que la croyance en une quelconque des religions existantes a moins de chances de subsister et surtout de s'établir chez un homme habitué aux rigueurs du raisonnement scientifique qu'elle n'en trouve chez un homme étranger à la science.*

Voilà qui est peu flatteur pour ses collègues croyants et pour tant de grands savants du XIXe siècle qui ont été de grands chrétiens, quelques-uns même, des apôtres et de fervents hommes d'œuvres. M. Perrin pourra méditer la réponse de M. Painlevé, qui voit dans la science une école de modestie et de respect des opinions d'autrui.

M. Emile Borel, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, député cartelliste de l'Aveyron, récemment ministre de la Marine, n'est pas des plus aimables : en théorie, soit, pas l'ombre d' « incompatibilité psychologique entre le sentiment religieux et ce que l'on pourrait appeler le sentiment scientifique, c.-à-d. le goût et l'amour de la science; les deux sentiments peuvent parfaitement coexister en un même esprit. » Très bien. Mais voici qui gâte la thèse : c'est l'opposition *pratique* constatée « parfois entre certaines manifestations sociales du sentiment religieux et la liberté de pensée et de discussion indispensable à la science » ; et il évoque Galilée devant l'Inquisition, le Darwinisme devant les juges puritains de Dayton...

M. Paul Appell, professeur à la Faculté des Sciences et membre du Bureau des Longitudes, recteur honoraire de l'Université de Paris, jadis élevé dans un Petit Séminaire d'Alsace, mais que la vie publique et les soucis de l'administration ont depuis éloigné de nous, a l'air de craindre, lui aussi, les attaques de la religion contre la science. Sauf ce mot, sa réponse est correcte :

La Religion et la Science occupent deux compartiments absolument distincts dans l'intelligence de l'homme. Il n'existe aucune hostilité de la science contre une religion quelconque, à condition, bien entendu, que cette religion n'attaque pas la Science. On peut avoir simultanément l'Esprit religieux et l'Esprit scientifique ou seulement l'Esprit religieux ou seulement l'Esprit scientifique — l'un n'ayant absolument aucune raison d'exclure l'autre.

Pour le maréchal Foch, pas d'opposition possible : Science et Religion sont « deux activités qui se développent sans se heurter. Pour tout esprit dégagé de prévention, elles doivent même trouver *des points de rapprochement* dans la sincérité de leurs recherches. »

La question est tranchée d'avance aussi pour M. A. d'Arsonval, l'une des gloires les plus éclatantes de la science française, professeur au Collège de France, auteur de nombreuses recherches sur la chaleur animale, sur les effets physiologiques de l'électricité et ses applications à la thérapeutique (applications entrées dans la pratique médicale sous le nom de *darsonvalisation),* etc. : — « A-t-il existé et existe-t-il nombre de grands savants ayant l'esprit religieux? Oui. Cette constatation a la brutale insolence d'un fait. Donc : la question posée... ne se pose pas. » Et il salue à son tour dans la science « avant tout une école de modestie et de sincérité... Elle excite notre besoin de savoir sans le satisfaire jamais complètement... »

M. L. de Launay, grand savant en même temps que remarquable écrivain, géologue, professeur à l'Ecole des Mines, rappelle que, sur la question posée, il a pris position, ayant écrit l'an dernier tout un volume intitulé *Le Christianisme,* pour démontrer précisément qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la Religion et la Science (voir *Ami* 1925, p. 650-1). Puis il délimite le domaine de la Science :

La Science est une observation coordonnée de la nature. Elle enregistre et classe *des faits et des successions habituelles de faits.* Dès qu'elle veut aller plus loin et interpréter comme elle y est naturellement conduite, dès qu'elle appelle ces successions des enchaînements ou les rattache à des lois nécessaires et éternelles, elle émet une idée mystique, une idée religieuse ; elle outrepasse le domaine de la Science proprement dite au sens où on l'entend habituellement aujourd'hui : science de la nature, science « physique. » L'esprit humain peut aborder ce champ nouveau d'investigations *par d'autres routes ;* mais les instruments dont le savant se sert habituellement ne lui sont plus alors d'aucun secours. Aucun réactif chimique ne constate l'existence ou la non-existence de Dieu, comme il permet de découvrir la présence ou l'absence du Krypton dans l'air. Aucun thermomètre, baromètre ou dynamomètre ne mesurera l'intensité et les limites de sa puissance.

Puis il passe au procès des négateurs du miracle, qu'il ne classe pas parmi les savants, mais dont il fait simplement des « littérateurs » :

On entend souvent dire que la notion même du miracle est incompatible avec la science, tandis qu'elle est inhérente à toute religion. D'où contradiction. *Des littérateurs* ont, en effet, solennellement affirmé que le miracle n'existait pas, ne pouvait exister, qu'on n'en avait jamais constaté. On est également convenu de dire que, dans les phénomènes naturels, le hasard ne saurait intervenir. Nier le miracle ou le hasard, cela revient à affirmer sans preuve que tout fait a une cause naturelle antérieure. C'est exprimer, sous une autre

forme, que la science est « déterministe. » Conclure de ce postulatum indémontré et indémontrable que toute religion contredit la science est un cercle vicieux. L'affirmation déterministe, qui élimine de parti pris, par manière de simplification, toute métaphysique, a constitué autrefois un progrès nécessaire dans la pratique. Elle y demeure presque indispensable, ainsi que dans l'enseignement. Le savant n'aurait qu'à se croiser les bras s'il n'apportait pas d'abord dans son laboratoire cet acte de foi préliminaire que la nature est liée par un enchaînement de causes et d'effets immuable et éternel. Ce principe admis permet de simplifier tous les énoncés en supprimant les : « Il semble que... Tout se passe comme si..., etc. » On peut comparer le déterminisme à un code civil que personne n'a le droit de contester si la Société veut vivre en paix. Cela ne veut pas dire qu'il soit exact, ou conforme à la réalité ; mais il est infiniment commode.

Si l'on voulait se montrer plus subtil et pousser plus loin la discussion, on serait aujourd'hui tenté de formuler une *hypothèse inverse et plus profonde,* d'après laquelle, *physiquement,* le hasard (ou ce que nous appelons ainsi) apparaîtrait comme la loi universelle : ce hasard étant seulement gouverné, suivant le calcul des probabilités, par les lois des très grands nombres. Chaque année, la rouge sort autant de fois que la noire à la roulette. Chaque décade, le nombre des suicides est le même dans une grande ville. Chaque instant, les milliards de chocs d'atomes qui se produisent donnent comme moyenne l'apparence exprimée par la loi de Mariotte. Ce qu'un matérialiste appellera le hasard avec ses probabilités et ses exceptions, le déiste est parfaitement libre d'y voir le refuge d'une intervention providentielle.

En résumé, la science prudente et correcte s'arrête respectueusement devant le domaine réservé à la Foi, comme devant celui de la morale, qui, pour avoir un fondement autre que la convention ou la force, doit, elle aussi, s'appuyer sur une foi...

M. Desgrez, chimiste et biologiste, professeur à la Faculté de médecine, spécialisé dans les recherches de chimie médicale et d'hygiène, reconnaît, comme M. de Launay, qu'une certaine foi est nécessaire à la base des affirmations scientifiques et que dès lors la science n'a pas le droit, sous prétexte qu'ils ne sont pas vérifiables, de repousser les mystères chrétiens. En effet :

En remontant vers l'origine des vérités scientifiques, on s'aperçoit qu'elles s'appuient, généralement, sur des affirmations formulées, *sans vérification possible,* par un effet de « sentiment » ou de « bon sens. » C'est « *après* » seulement qu'elles se trouvent développées par la logique et sanctionnées par l'expérience.

Le sens du mot *mystère* ne saurait se restreindre au domaine religieux : il est de mise toutes les fois qu'en remontant vers les causes, la logique et l'expérience cessent de donner satisfaction à l'esprit : *l'axiome,* notion scientifique d'intuition, échappe, en effet, au raisonnement tout comme le mystère religieux. Dans l'une ou l'autre voie d'exploration, il faut, au départ, commencer par un acte de foi...

Puisque les conceptions que notre esprit se fait, avec le secours de nos sens, des phénomènes naturels, manquent de valeur absolue, pourquoi les savants refuseraient-ils tout crédit à des doctrines dont l'interprétation a certes prêté, au cours des âges, à de nombreuses discussions trop souvent mêlées à la politique, mais dont on peut penser qu'elles ont, jusqu'ici, apporté à l'humanité le plus sûr élément de bonheur ?

* * *

M. Bigourdan, astronome de l'Observatoire de Paris, membre du Bureau des Longitudes, attaché pendant vingt-trois ans à l'équatorial de l'Ouest, déclare, dès son entrée en matière : « Pour moi, cette opposition n'existe pas » ; puis il précise la fonction de la science :

La science, dans la physique, dans la chimie, etc., n'a d'autre prétention que d'étudier les phénomènes et leurs relations numériques : c'est ce qu'on appelle établir des *lois.* Même de grands penseurs soutiennent que *ces lois seraient contingentes et peuvent évoluer* [1]. En tout cas, la science s'arrête ici aux apparences, à la simple enveloppe des choses ; elle ignore si derrière les apparences il y a quelque réalité objective ; et si cette réalité existe, elle ne peut la saisir [2].

Dans la physiologie, la science voit bien que la cellule, élément ultime, est vivante, capable de se nourrir, de se dédoubler, même de se multiplier d'une manière extraordinaire ; mais elle se déclare incapable de créer une seule cellule, comme d'ailleurs une seule molécule, un seul atome. Bien plus, l'intelligence serait caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie (Bergson).

Ce qui peut tromper, ce sont, tantôt la méthode suivie par la science, tantôt les résultats pratiques qu'elle ne cesse d'obtenir : l'hypothèse fait partie de cette méthode, mais dès qu'un phénomène nouveau vient troubler *l'artificielle harmonie de ses constructions, la science change de théorie,* de sorte qu'elle est dans un perpétuel devenir. Quant à ses résultats, elle a plié les forces de la nature aux usages de l'homme, et amélioré de la sorte, dans des proportions inespérées, les conditions matérielles de sa vie terrestre, mais on a pu se demander si elle augmente le bonheur de l'homme... Tels et tels, après avoir satisfait, par la science, d'anciens appétits, s'en créent de nouveaux, et leur bonheur n'est pas accru. On a même prétendu que la science diminue plutôt le bonheur de l'humanité ; et des exemples tirés de la grande guerre pourraient appuyer cette opinion. En réalité, l'immense puissance de la science est tantôt utile, tantôt dangereuse, suivant la direction que lui imprime la volonté humaine.

Ainsi, la science, dans sa marche, laisse en dehors d'elle ce qui, dans l'homme, touche au sentiment et à la volonté, vaste domaine qui est surtout celui de la religion.

Et, pour accentuer la distinction de ces deux domaines, M. Bigourdan souligne le contraste entre l'évolution de l'un et de l'autre. Il cite cette page d'un écrivain de nos jours qui, devenu célèbre, visitait le cimetière de son village natal et cherchait sur la pierre les noms des trois femmes qui avaient bercé son enfance : sa mère, sa grand' mère et sa grand'tante :

Là, disait cet écrivain, ma prière se perdait autrefois dans une songerie où j'essayais en vain de me représenter le lieu où elles pouvaient bien être, l'état qui pourrait être le leur. Je me disais : « Quand j'aurai

[1] On a trouvé déjà plus haut, sous la plume de M. de Launay, cette vue, qui aujourd'hui est assez courante ailleurs que dans les Manuels.

[2] M. Maurice Croiset, administrateur du Collège de France, écrivait naguère (*Revue des Deux Mondes,* 1er mai 1926) :

« La physique et la chimie ne touchent-elles pas au moment où elles arracheront à la matière le secret de sa constitution intime ?... Les sciences biologiques, de leur côté, en poussant toujours plus loin leurs investigations, en passant de l'étude des organes à celle des tissus, de l'étude des tissus à celle des cellules et de leurs éléments les plus délicats, en scrutant les phénomènes physiques et chimiques qui s'y produisent incessamment, ne commencent-elles pas à prendre sur le fait les opérations les plus profondes et les plus essentielles de la vie ?... »

Les vrais savants, on le voit par les réponses envoyées au *Figaro,* sont plus modestes. Il est vrai que M. Maurice Croiset, historien réputé de la littérature grecque, se classe, non parmi les savants, mais parmi les « littérateurs. »

lu beaucoup de livres, je saurai cela. » A présent, j'ai lu beaucoup de livres et je n'en sais pas plus.

La science a eu beau faire des progrès à pas de géant : elle n'a pas fait un pas vers la solution des grands problèmes. De là, « certains ont conclu » que le domaine religieux est inexistant : mais, demande M. Bigourdan, « n'est-ce pas fermer les yeux à l'évidente réalité ? Aussi je ne puis voir d'opposition entre l'esprit scientifique et le sentiment religieux. »

* * *

Même impuissance de la science constatée dans la réponse de M. Léon Guillet, métallurgiste, Directeur de l'Ecole centrale des arts et manufactures, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers. M. Guillet déclare d'abord prendre l'expression « sentiment religieux » « dans le sens de *l'idée religieuse,* plutôt que dans celui d'une vague sentimentalité qui peut mener là où l'on désire aller » :

Il m'apparaît de suite que, dans ces conditions, aucun fait expérimental ne permet ni de nier, ni d'affirmer. Malgré l'effort continu et bien compréhensible de l'humanité pour pénétrer le mystère, pour sonder l'infini, aucune recherche n'a permis d'éclaircir *la cause première et les fins dernières.*

Ni le médecin sous son scalpel, ni le physicien ou le biologiste sous l'objectif de son microscope, n'ont trouvé *la solution du grand problème.*

Science et religion sont deux domaines bien distincts, et, vivant dans le brouillard, nous ne pouvons, même avec le concours des méthodes les plus modernes et des appareils les plus perfectionnés, *percer l'obscurité qui nous entoure et voir clairement les cimes élevées.*

Comment, pourtant, ne pas noter que la Science elle-même nous révèle un monde saisissant de beauté et d'ordre, et qu'elle atteste une merveilleuse concordance entre les faits expérimentaux et les résultats théoriques ? Ainsi envisagée, la Science conduit naturellement au spiritualisme.

M. Paul Janet, professeur à la Faculté des Sciences de Paris, fondateur en 1892 de l'Institut électrotechnique de Grenoble, appelé en 1894 à la direction du Laboratoire central et de l'Ecole supérieure d'électricité organisée par Mascart à Paris, envoie, en manière de réponse, une page du discours prononcé par lui en 1910 à la distribution des prix du Lycée Louis-le-Grand. Page remarquable, riche de formules heureuses, malgré l'emploi du mot *sentiment* dans un sens qui n'est pas celui de la philosophie traditionnelle : nous nous sommes expliqués là-dessus plus haut. Question surtout de terminologie, qui n'empêche pas la pensée de M. Janet (comme la pensée de plusieurs de ses collègues) d'être, en son fond, correcte, comme est correct Pascal quand il distingue l'ordre de l'esprit et l'ordre du cœur, « le cœur » source, dit-il, de la connaissance des premiers principes, etc... Voici ce que disait donc M. Janet en 1910 :

L'esprit scientifique ne consiste pas à croire que tout est science dans le monde ; les grandes émotions qui éclairent ou déchirent la vie ne sont pas de la science, et ce serait atrophier les plus nobles parties de l'âme humaine que de vouloir les étouffer sous l'envahissement desséchant de la raison pure : il y a des sentiments éternels, l'amour, la joie, la douleur, le sentiment du beau, *le sentiment religieux,* qui seront toujours indépendants de nos connaissances positives. Mais la vraie science, précisément, consiste à mettre chaque chose en sa place, à comprendre les réactions qu'exercent les uns sur les autres les différents éléments de notre personnalité et à démêler l'origine de nos croyances et de nos actes, des croyances et des actes de nos semblables. Cette analyse, il faut la faire, car nous sommes à une époque où il n'est plus permis à personne de se voiler les yeux... Si vous vous livrez à ces réflexions, vous arriverez, je pense, à cette conclusion, qu'il existe deux sortes de croyances : les croyances de sentiment et les croyances de raison... Ce serait une bien grande illusion de penser que les croyances de raison seules subsisteront un jour : autant vaudrait dire que tous nos organes sont destinés à disparaître, le cerveau excepté. Ce ne serait pas à souhaiter non plus : *les grandes époques de l'humanité* ont toujours été celles où, par un phénomène qui ne peut être que passager, les hommes ont vibré à l'unisson dans une communauté de croyances de sentiment...

* * *

M. Charles Richet, physiologiste, professeur à la Faculté de Médecine, point croyant, mais âme fort sympathique et de la plus grande droiture (présenté plus d'une fois déjà à nos lecteurs), rappelle d'abord que « nombreux sont les exemples de très grands savants qui avaient *une foi sincère et ardente,* c'est-à-dire *beaucoup plus que le sentiment religieux.* » Donc pas d'antagonisme entre foi et science. Quant au *sentiment religieux,* note-t-il (comme nous l'avons noté nous-mêmes), « il n'a aucun rapport ni avec une révélation précise, ni avec un dogme méthodique. » C'est pourquoi, non seulement il n'est pas en opposition avec la science, mais il en est plutôt un fruit : car,

Comment étudier les sciences sans être saisi d'une sorte d'horreur religieuse *(horror)* pour cette puissante Nature qui régit toutes choses sous des lois inflexibles, et dont tous les détails, à mesure qu'ils sont laborieusement pénétrés, nous imposent une admiration sans limites ?

Plus on approfondit, plus on voit qu'on ne sait vraiment rien. Mais l'étendue de notre ignorance n'empêche pas la profondeur de notre admiration.

M. P. Vieille, Inspecteur général des poudres, dont toute la carrière a été consacrée à l'étude des poudres et explosifs utilisables dans les armes à feu (inventeur de la poudre sans fumée, dite poudre B, en 1884), apporte, lui aussi, la preuve par le fait : le fait que de grands savants, anciens et modernes, ont professé « des doctrines religieuses ; » le fait aussi de collaborations scientifiques fécondes entre des savants dont les tendances philosophiques ou religieuses étaient totalement différentes. Donc pas d'incompatibilité entre « l'esprit religieux » et « l'esprit scientifique le plus pénétrant » :

Ces deux formes de l'esprit ont guidé fraternellement la pensée de nombreux savants illustres auxquels la science doit d'admirables conquêtes.

Ce n'est pas à coup sûr dans la recherche scientifique *proprement dite,* ou dans la discussion des *conséquences immédiates* des faits observés que des conflits peuvent surgir entre les deux formes d'esprit : la probité, la rigueur scientifique suffisent à les écarter.

Il n'en est pas de même dans le domaine des *généralisations audacieuses* ou des *spéculations élevées* sur l'origine et la nature des choses, parce que ces généralisations s'écartent assez des faits d'expérience incontestés pour constituer de véritables *actes de foi scientifiques* qui ne s'imposent pas plus aux savants que l'acte de libre adhésion donné à une doctrine religieuse.

Dans ce domaine, il est donc naturel que le sentiment religieux *puisse diriger un choix* entre diverses hypothèses assurant de façon satisfaisante la coordination des faits observés.

Ce point de vue a été exposé avec une grande autorité par notre éminent confrère M. Termier, et je partage entièrement son sentiment.

* * *

M. Termier en effet, une quinzaine de jours avant M. Vieille, avait envoyé (4 mai) une réponse qui est une consultation magistrale sur les rapports tout indiqués et très rationnels entre science et métaphysique, entre science et religion. M. Pierre Termier, grand cœur et grand chrétien, Inspecteur général des mines, est le plus grand nom de la géologie française, un des créateurs de l'orogénie ou étude des dislocations de l'écorce terrestre :

L'esprit scientifique, dit-il (et c'est lui qui souligne), *est le souci constant de la vérité, le désir constant de savoir davantage, la passion constante de connaître davantage, et de mieux connaître.* Le savant est l'homme dont l'effort intellectuel est *sans cesse* tourné vers *la recherche de la vérité*, c.-à-d. vers *l'enrichissement de la connaissance.* La connaissance sans cesse enrichie, toujours en progrès, c'est la Science. Il y a plusieurs ordres de sciences. Ce que, de nos jours, on appelle le plus communément Science, c'est la connaissance des phénomènes naturels et des lois qui les régissent. Cette science des phénomènes naturels et de leurs lois paraît aujourd'hui, à beaucoup de personnes moyennement instruites, la seule science; parce qu'elle a fait, tout récemment, d'immenses progrès et que ces progrès ont grandement changé les conditions matérielles de la vie, on est tenté de croire qu'elle est seule importante, qu'elle n'a pas de limites, qu'elle progressera indéfiniment, qu'elle éclaircira toutes les énigmes et résoudra tous les problèmes ; et l'on est, du même coup, tenté de faire consister l'esprit scientifique dans la seule recherche de nouveaux phénomènes naturels et de nouvelles lois.

Il est clair que la science *ainsi comprise* n'aurait rien à nous apprendre sur les questions de causes et d'origines. Le domaine scientifique *ainsi compris* serait, *par définition même,* entièrement distinct du domaine philosophique et religieux. Borné à l'exploration du domaine des phénomènes naturels, l'esprit scientifique n'a rien à voir avec le sentiment religieux, *il ne lui est pas opposé, il l'ignore.*

M. Termier sait qu'en fait beaucoup de savants, et non des moindres, ne sortent jamais, ne veulent pas sortir de ce domaine des phénomènes naturels. On les prend pour des agnostiques. Agnostiques, plusieurs le sont ; mais d'autres ne le sont pas, n'en ont que l'air. D'ailleurs, être agnostique, c.-à-d. affirmer l'incognoscibilité, l'inconnaissabilité des causes et des origines, cela même est déjà une théorie philosophique. Même parmi nos savants chrétiens, il en est qui gardent pour eux leurs convictions, qui n'en parlent pas, qui ne se croient pas appelés à en parler. C'est là une conception que nous avons tous rencontrée chez d'honnêtes chrétiens, autrefois surtout : elle se fait plus rare aujourd'hui, heureusement. Nos chrétiens ont pris davantage conscience du rôle apostolique qu'ils ont à jouer dans la société, et je suis convaincu que M. Termier, quand il a reçu l'invitation du *Figaro,* y a salué une occasion apostolique de répandre quelques idées salutaires parmi le public mondain. M. Branly, professeur à l'Institut catholique de Paris, auteur (en 1890) de la découverte fondamentale qui a donné naissance à la télégraphie et à la téléphonie sans fil, a été très bref et s'est contenté d'écrire ces trois lignes, éloquentes dans leur laconisme, mais qui ne laissent pas transparaître la ferveur de convictions dont d'ailleurs personne ne doute : « La science est étrangère à la religion et à la morale. Elle peut devenir, suivant le porteur, bienfaisante ou dangereuse. » M. Termier nous laisse voir son âme, et c'est pour notre édification. Après qu'il a fait mention de ces savants qui sont ou se croient agnostiques, et qui en tous cas ne parlent jamais de Dieu, il ajoute :

Mais il est une deuxième catégorie de savants, dans laquelle je désire que l'on me range et qui se caractérise ainsi : ils regardent comme factice, conventionnelle et, dès lors, *franchissable,* la limite qui sépare, du domaine philosophique, le domaine particulier de n'importe quelle science, même d'une science ayant pour objet les phénomènes naturels ; ils ne se contentent point d'être des savants, *ils s'efforcent d'être des philosophes ;* ils tiennent que la philosophie est la science suprême et que, si elle est *distincte* des sciences particulières, distincte par son objet et par sa méthode, elle n'en est pas profondément *séparée ;* ils pensent que les conclusions des sciences particulières doivent être interprétées et fécondées par elle ; ils ont le souci, non seulement des phénomènes et des lois, mais encore des causes et des origines, qui, pour eux, ne sont pas *nécessairement* inconnaissables ; et, après avoir étudié les phénomènes et énoncé les lois, ils ne craignent pas d'aborder la spéculation métaphysique, en partant des conquêtes réalisées par leur discipline spéciale. Les sciences particulières sont, à leurs yeux, *des degrés* pour monter vers la connaissance générale et universelle.

Pour les savants de cette deuxième catégorie, le *sentiment religieux,* tout comme la conscience, tout comme les notions d'Infini, d'Eternel, d'Absolu, d'Universel, tout comme le sentiment que l'âme est immortelle, « l'âme trop vaste et trop hautaine pour mourir, » le *sentiment religieux,* dis-je, est un *fait* dont *l'esprit scientifique* peut à bon droit s'occuper et qu'il est puéril de méconnaître. Dès lors, pour ces savants, aucune opposition n'existe entre la science et la religion. Tout au contraire, la science, qui est, à leurs yeux, nécessairement bornée, *évocatrice de mystères,* bien plus qu'explicatrice, la science leur semble inviter l'homme à franchir ses limites, *lui fait peu à peu une âme métaphysicienne* et dispose son esprit à recevoir les preuves de l'existence de Dieu.

M. E.-L. Bouvier, zoologiste et entomologiste, professeur au Muséum, est d'avis, lui aussi, que, si les deux domaines sont différents, ils ne sont pas pourtant sans contact, tout au moins dans l'esprit de l'homme où ils peuvent réagir et réagissent forcément l'un sur l'autre. Réaction qui varie avec l'emprise de chacun d'eux sur les individus, — les uns ne voulant pas sortir du domaine matériel où les conduisent l'observation et l'expé-

rience scientifique, — les autres s'élevant par ce fait aux idées les plus hautes sur l'origine de toutes choses, sur la nature de l'homme, sur la Divinité (les deux catégories déjà de M. Termier). Entre ces deux extrêmes, il y a tous les intermédiaires.

Pour ma part, je crois l'idée religieuse *plutôt propre à favoriser le progrès scientifique,* car elle entraîne vers la source, vers les origines des choses, et c'est vers ce même but que tend inlassablement la Science. Dans son compliment de réception à l'Académie Française, Henri Poincaré dit, avec Pascal : « Chercher Dieu c'est déjà l'avoir trouvé. » — Chercher le vrai, n'est ce pas chercher Dieu, qui est la vérité suprême ? et par là ne peut-on considérer l'idée religieuse comme un puissant facteur du progrès scientifique ?

J'ai fait jusqu'ici abstraction de toute Eglise. La science n'a pas de religion, mais le savant peut en avoir une, et cette religion ne saurait être en antagonisme avec ses travaux ; car les principes religieux, comme les idées philosophiques, sont toujours à la hauteur des esprits qui les acceptent.

Ce printemps même, M. Termier vient de publier un recueil intitulé : La Joie de connaître, in-8 écu de 336 p., 15 f., Paris, Nouv. Lib. Nationale (dans la *Bibliothèque française de philosophie* qui paraît sous la direction de J. Maritain). On y prendra de nouveaux témoignages de son esprit philosophique et de son âme apostolique. Des notices sur des savants comme Ernest Mallard et Urbain Le Verrier y voisinent avec des conférences ou des articles de vulgarisation sur divers points de la géologie. M. Termier a donné pour titre général à son recueil le titre même du premier morceau, *La Joie de connaître,* écrit pour l'Institut de France et lu à la séance solennelle des cinq Académies du 25 octobre 1923. Les pièces suivantes, dans leur diversité, se ressemblent pourtant et ressemblent à la première en ce qu'elles développent ou illustrent les mêmes idées. Toutes tendent à exalter la culture désintéressée, à glorifier la science, à montrer que « *connaître* est l'une des raisons de notre vie et qu'il n'y a pas de joie comparable à celle que donne la recherche scientifique, si ce n'est la joie d'*aimer* Dieu et les hommes et celle, plus humble, mais non moins profonde, de les *servir.* »

Les deux derniers chapitres, le dernier surtout (*Le témoignage des sciences,* écrit pour la *Revue des Jeunes,* 5 déc. 1921), sont un témoignage en faveur du Christianisme :

Le témoignage d'un homme qui a passé jeunesse et âge mûr à étudier les sciences naturelles et que son étude n'a détourné ni de la Foi, ni de l'Espérance, ni de l'Amour. J'ai toujours cru, je crois encore que le Christianisme est la Vérité et qu'en dehors de lui il n'y a pas de salut pour le monde. L'heure me paraît grave ; *le moment me semble venu où tous les chrétiens doivent témoigner qu'ils ont compris les raisons de leur foi* et volontairement choisi, entre vingt routes ouvertes devant eux, le rude et étroit chemin qui, seul, conduit à la Vie. Le temps est assurément passé des timidités, des hésitations, des atermoiements, des compromissions. Il faut dire oui ou non ; il faut se prononcer pour le Christ ou contre le Christ ; et il n'est, suivant moi, pour un esprit vraiment libre et fier, que deux partis à prendre : ou l'adhésion formelle au Christianisme intégral, ou l'aveu que le Christianisme est une invention humaine, admirable sans doute, mais inutile, et que l'humanité est en marche vers la révélation d'un nouveau dieu qui sera sans doute l'homme lui-même. J'ai adopté le premier de ces deux partis et c'est pourquoi j'ai parlé : *Credidi, propter quod locutus sum.*

* * *

M. H. Andoyer, un des grands noms des mathématiques et de l'astronomie (professeur d'astronomie à la Sorbonne et membre du Bureau des Longitudes), loin d'admettre une opposition quelconque, croit, lui aussi, « bien plutôt que *l'esprit scientifique entraîne l'esprit religieux,* » et il rappelle la science à la modestie :

La science est l'effort continu vers une connaissance plus parfaite de la nature, ou encore vers l'affinement des conceptions de la pure raison : et c'est un magnifique privilège de l'esprit humain, qui en fait toute la noblesse. *Mais l'expérience vient vite rabattre notre orgueil :* quand on a tiré toutes les conséquences de la théorie la plus assurée, quand, au prix des plus grands efforts, on a vu les phénomènes s'y plier docilement, *une découverte nouvelle ne tarde pas, qui vient en démontrer l'insuffisance.* Les théories succèdent aux théories, toujours plus parfaites, *toujours courtes par quelque endroit ;* à mesure que leur portée s'étend, elles font surgir de nouveaux problèmes... Mais qui ne sent que, suivant un mot que j'emprunte à Laplace, les causes premières de la nature intime des êtres nous seront éternellement inconnues ?

Autrement, « nous serions comme des dieux » ; et puisque, malgré tout, c'est à cette connaissance parfaite que nous tendons, c'est Dieu que nous rejoignons par la science. L'essence des choses nous reste inaccessible : mais « cette ignorance irréductible, cette tendance même de notre raison qui veut des lois simples et générales, n'impliquent-elles pas, de toute nécessité, un Dieu, géomètre, architecte ou mécanicien, et *plus simplement créateur,* dont nous ne sommes que le reflet ? »

Et ne dirait-on pas que la phrase finale de M. Andoyer évoque la vision de Dieu dans l'autre monde ?

Et puisque je vous dois toute ma pensée, laissez-moi espérer et croire fermement que les savants, j'entends ceux qui, passionnément, consacrent leur vie entière à la science, ne peuvent manquer de trouver un jour leur récompense dans la *complète intelligence de la Vérité* qu'ils ont toujours poursuivie.

Sans doute ce labeur du savant a pu n'être, en soi, que d'ordre naturel, et cette récompense n'est due qu'à un labeur surnaturalisé. Mais il ne faut pas trop urger et demander à ces savants une précision théologique que nous regrettons parfois de ne pas trouver sur les lèvres des prédicateurs, même de ceux qui sont le plus en vue ; et je crois tout de même que M. Andoyer, en écrivant ces lignes, pensait au Ciel.

M. E. Fichot, Ingénieur hydrographe général de la marine, commence par rappeler les noms de Cauchy, d'Ampère, d'Hermite, de Pasteur, « pris parmi les plus grands de la science française » et tous grands chrétiens ; puis, à son tour, il redit la modestie qu'inspire toute science authentique :

Avouons-le, si notre joie de connaître a pu s'exalter de tant de nouvelles et merveilleuses découvertes, *notre désir de comprendre semblerait plutôt moins prêt d'être exaucé.* Nous avons vu les théories les plus incontestées crouler comme les empires, et de tout ce bel édifice, fondé sur le roc des grands principes, dont se glorifiait la science à la fin du dernier siècle, *il ne reste plus que des ruines.* Les hypothèses ont fui devant les hypothèses, jamais aussi fécondes que le jour où l'expérience faisait de leurs débris autant de germes nouveaux, et l'évolution de la Philosophie naturelle s'est opérée dans le sens d'un spiritualisme aigu, allant jusqu'à chasser la matière des limites de l'Univers (allusion à une opinion d'Henri Poincaré, que nous allons voir dans un instant rappelée encore par M. Lecornu).

Non, l'abîme des mystérieuses énigmes ne sépare plus la Science de la Religion. La nature électromagnétique de la masse, la désintégration spontanée des atomes, les inéluctables absurdités de la relativité, enfin la déconcertante révélation de la discontinuité de tous les phénomènes naturels, en choquant si violemment nos idées reçues, ont ruiné définitivement l'autorité du soi-disant bon sens et mis à nu l'insignifiance des railleries voltairiennes.

Si Dieu ne se démontre pas comme un phénomène — sans quoi le libre arbitre serait le triste privilège des seuls déments, — du moins aucune preuve ne peut-elle être dressée contre lui. Et cela suffit pour que le dilemme de Pascal conserve toute son impressionnante valeur.

Raison et foi ont leurs domaines *qui se pénètrent sans se confondre.* Le savant, qui tente loyalement de remonter la chaîne des causes, s'arrête quand son ignorance lui apprend qu'il touche à la région sereine *où la prière apparaît aux âmes délicates comme la forme la plus pure de la pensée humaine.*

M. Lecornu, Inspecteur général des mines, ancien professeur de mécanique rationnelle à l'Ecole Polytechnique, rappelle 1° qu'il ne faut demander à la Science que ce qu'elle peut donner : faits, expériences, lois plus ou moins approchées; 2° que même en cela elle ne réussit qu'imparfaitement : « la loi de la gravitation, par exemple, tenue longtemps comme intangible, n'inspire plus maintenant la même confiance. » — Quant à ce qui est hors de son domaine, voici :

Alors même que la Science connaîtrait exactement les lois de l'Univers, le fond des choses lui échapperait. Qu'est-ce que la matière, qu'est-ce que l'espace et le temps, qu'est-ce que la vie ? La pensée est-elle, comme le croyait Poincaré, la seule réalité, ou bien, comme le prétendait Le Dantec, ne faut-il voir en elle qu'un *épiphénomène ?* Toutes ces questions demeurent sans réponse scientifique. La Science ne devine pas non plus pourquoi le monde existe, d'où il vient et où il va. Enfin, *les notions du bien et du mal lui sont complètement étrangères.* Ainsi que l'a dit encore Poincaré, elle connaît l'indicatif, mais ignore l'impératif, et de là résulte son *impuissance à fonder une morale quelconque.*

Là où s'arrête le rôle de la Science, commence celui de la croyance. Les deux domaines sont nettement distincts, en sorte qu'il est impossible d'admettre une opposition quelconque entre la vérité scientifique et le sentiment religieux. Le vrai savant n'hésite pas à déclarer que ses méthodes ne suffisent pas pour donner satisfaction à toutes les aspirations de l'âme humaine, et il répète volontiers le mot célèbre de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Pour M. Georges Claude aussi, célèbre par ses inventions (de l'acétylène dissous, de l'éclairage au néon, de la synthèse de l'ammoniaque par les hyperpressions, etc.), « *la Science n'a rien à voir aux choses de la Conscience :* j'entends la science que vous avez définie, celle qui se limite aux faits, aux lois qui les régissent, à leurs applications. »

C'est à la morale encore que songe M. Quénu, professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Paris, directeur, durant quinze ans, du Laboratoire d'anatomie de la Faculté : il constate avec effroi la faillite de la morale sans obligation ni sanction, de « la morale pure, » comme ils disent. Grave question qui commence à préoccuper de grands esprits qui se sont affranchis de tout préjugé et même, comme ils disent, « de toute servitude religieuse » :

Je ne crois pas, quant à moi, conclut-il, que la restauration de la morale puisse être obtenue sans le secours de l'idée religieuse.

Dr Bazy, chirurgien honoraire des hôpitaux : plus la science progresse, plus se révèle la main de Dieu dans l'Univers et tout particulièrement dans l'homme. Esprit scientifique, sentiment religieux ; deux termes différents, mais non opposés : « Ils s'adressent à deux modalités différentes de notre individu; ils ne peuvent donc être opposés : tout au plus peuvent-ils être indifférents l'un à l'autre. »

M. Goursat, professeur à la Sorbonne (calcul infinitésimal, équations différentielles, équations aux dérivées partielles, séries hypergéométriques, etc.) : tous les progrès de l'Algèbre et de l'Analyse laissent en dehors de leurs formules « les grands problèmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme » :

Le plus grand géomètre du monde n'en sait pas plus long sur ces questions qu'un élève de l'école primaire. Il me semble cependant, pour ma part, que le spectacle de l'harmonie profonde qui règne dans le monde des nombres, doit plutôt incliner l'esprit vers les solutions spiritualistes.

Général Bourgeois, dont la carrière scientifique a été remplie par les opérations géodésiques du service géographique de l'armée, aujourd'hui sénateur du Haut-Rhin : pour lui, « l'étude approfondie des sciences » ne peut que « renforcer les croyances religieuses réfléchies et éclairées » :

A mesure que la science progresse, l'idée spiritualiste accuse de plus en plus sa prédominance sur l'idée uniquement matérialiste.

Si nous considérons en particulier l'astronomie, la science des cieux et du monde, où l'on pourrait penser trouver le plus d'incompatibilités, est-ce que les récentes découvertes n'affirment pas chaque jour davantage pour tout l'univers *l'unité des lois du mouvement, l'unité de composition chimique et l'unité d'origine ?* Tout ceci ne montre-t-il pas que *la matière n'a pu se dicter à elle-même les lois* qui déterminent ses actions et que, *seule, une pensée créatrice et directrice* a pu présider aux évolutions des mondes ?

Pour le général Ferrié, physicien, l'homme du monde qui depuis vingt-cinq ans a probablement le plus contribué aux progrès de la T. S. F. : pas d'opposition possible entre science et religion : « La neutralité est la seule attitude qui puisse être justifiée. »

Le duc de Broglie, **travailleur libre qui s'est créé un laboratoire personnel (étude spectroscopique des rayons X et radiations diverses, etc.) et qui pendant la guerre a su réaliser la réception des signaux de T. S. F. à bord des sous-marins en plongée et obtenir l'émission par ceux-ci de signaux susceptibles d'être reçus par les bâtiments de surface, croit que, si les deux derniers siècles ont paru transporter sur l'autel de la science l'influence et l'autorité qu'ils retiraient aux croyances séculaires de l'humanité, cela tient à ce que « la méthode scientifique donne des habitudes d'esprit très différentes de celles qui conviennent à l'enseignement et à la compréhension des notions religieuses. » Ceci est vrai : la méthode des sciences (sciences au sens dit) n'est pas la méthode des sciences morales et religieuses. Le duc de Broglie en profite pour donner aux prédicateurs et conférenciers une leçon dont il y a profit à tirer :**

De là, dit-il, (de cette différence des méthodes) vient le malaise que beaucoup d'auditeurs ressentent parfois en écoutant des défenseurs de la foi baser leurs thèses sur des raisonnements de forme scientifique, peu capables de conduire avec rigueur aux conclusions qu'on leur demande.

* * *

M. Maurice d'Ocagne, **professeur de géométrie à l'Ecole** Polytechnique [1], **fait une belle profession de foi, rappelle que des hommes comme Pascal, Newton, Ampère, Cuvier, Cauchy, « n'ont pas vu dans leurs magnifiques découvertes de motifs de renoncer à** leurs croyances **religieuses, » puis termine en disant leur fait à certains demi-savants :**

Comment, dès lors, certains demi-savants, infatués de leur pauvre savoir, osent-ils se croire fondés à combattre, au nom de la science, chez les âmes pieuses, les aspirations où elles puisent le réconfort moral et l'espérance dont elles ont besoin ?

C'est d'ailleurs le plus souvent poussés par de mauvais instincts et de haineuses passions que nous voyons ces farouches ennemis du sentiment religieux s'acharner contre lui en s'efforçant d'y faire concourir la science qui n'en peut mais. D'une manière très générale, les vrais savants professent la plus large tolérance sur le terrain religieux et respectent les croyances sincères d'ailleurs partagées par nombre d'entre eux.

M. Séjourné **ne voit pas non plus que ce soit pour de bonnes raisons qu'on ait essayé de dresser science contre religion. Il est Inspecteur général des ponts et chaussées, et sous-directeur de la Compagnie du P.-L.-M. Il a été le premier à réaliser des ponts de pierres ou de briques à grande portée et de construction légère. Il ne se croit autorisé à parler, dans sa réponse, que de la Science qui est la sienne, de la Science des constructions. Entre cette Science et la Religion, aucune antinomie :**

Si on l'y a vue, c'est qu'on l'y a mise : *par ignorance, — par haine religieuse, — par rancune de renégat* pour anéantir des disciplines qui gênent, — *pour atteindre des adversaires politiques.*

Il rappelle l'Eglise du moyen âge, qui aide à la construction des grands ponts, qui ordonne des quêtes, qui remet des jours de pénitence à ceux qui donnent et travaillent de leurs mains. Il rappelle que, jusqu'à la fin du dernier siècle, l'Eglise venait bénir la première pierre des grands ouvrages. Il revendique fièrement la liberté de la foi :

La Science des constructions n'a pas de religion ; mais les maîtres de cette Science ont le droit d'en avoir une, laquelle, au demeurant, n'augmente ni ne diminue la valeur de leurs recherches.

Dans le xix^e siècle, c'est Barré de Saint-Venant qui a poussé le plus loin l'étude théorique de la déformation des corps et la théorie de l'élasticité : il a créé de toutes pièces la théorie de la torsion.

Ce grand « élasticien » était très pieux.

Il y en a eu d'autres.

M. Hadamard, **mathématicien, professeur au Collège de France et à l'Ecole Polytechnique, — Israélite, croyons-nous — : pas de conflit possible entre la Science et le Sentiment religieux, deux domaines distincts. Ce qui peut, non pas être opposé, mais s'opposer, dit-il, c'est l'attitude religieuse et l'attitude scientifique :**

On peut adopter tantôt l'une et tantôt l'autre ; mais on ne saurait adopter en même temps l'une et l'autre. Il faut choisir et convenir vis-à-vis de soi-même et des autres du choix que l'on aura fait. Pasteur, le plus mémorable exemple que l'on puisse invoquer de la coexistence de ces tendances, n'a jamais permis à sa foi religieuse de s'interposer entre lui et les faits qu'il observait.

Opposition factice, sortie de l'imagination d'un savant qui ne sait pas ce qu'est la foi. Ni Pasteur ni aucun savant chrétien n'a jamais à permettre ou à défendre à sa foi de s'interposer entre lui et ses expériences ou ses calculs. Le savant chrétien sait que ce sont deux domaines distincts mais jamais opposés, et qu'il ne peut y avoir d'opposition réelle entre la vérité révélée et la vérité scientifique, suivant que nous l'a rappelé le Concile du Vatican.

C'est ce que notait fermement Claude Bernard, le prince de la physiologie moderne, chrétien qui ne fut pas toujours très fervent dans sa pratique religieuse, mais qui ne perdit jamais la foi et mourut chrétiennement (sur sa carrière, *Ami* **1920, p. 145-151) :**

La philosophie et la théologie, disait-il dans son dernier ouvrage, ont la liberté de traiter les questions qui leur incombent, par les méthodes qui leur appartiennent, et la physiologie n'intervient ni pour les soutenir ni pour les attaquer...

Ce sont des domaines séparés dans lesquels chaque chose doit rester en sa place ; c'est la seule manière d'éviter la confusion et d'assurer le progrès dans l'ordre physique, intellectuel, politique et moral.

Je retrouve cette page de Claude Bernard citée dans la réponse de M. C. Matignon, **professeur de**

[1] Dans la série d'études dont la *Revue des Deux Mondes* a commencé la publication en février de cette année en vue de faire connaître au grand public l'organisation et les bienfaits de « *Nos grandes Ecoles,* » c'est M. d'Ocagne qui a écrit le chapitre sur *l'Ecole Polytechnique,* livraison du 1er juin. Parmi les gloires sorties de l'Ecole, il rappelle les maréchaux Vaillant, Bosquet, Niel, Lebœuf, Joffre, Foch, Fayolle, Maunoury. — Il constate aussi que, tandis que pour d'autres Ecoles le nombre des candidats a sensiblement baissé depuis la guerre, pour Polytechnique au contraire il est en hausse : en 1912 et 1913, 1081 et 1124 candidats pour 230 et 270 places ; en 1924 et 1925, 1470 et 1365 candidats pour 225 places.

chimie minérale au Collège de France : — « Au cours de ma carrière, déclare M. Matignon, je n'ai jamais senti poindre le moindre conflit entre la Science et mes sentiments religieux ; bien plus, je ne puis même concevoir la possibilité d'un tel antagonisme... » Et comme plusieurs de ses collègues, il souligne l'impuissance de la Science à édifier une morale :

La Science, cantonnée dans l'étude de la matière, ne peut élaborer la morale qui fournit à l'humanité ses directives et dont il faut par suite chercher *ailleurs* les fondements.

M. Ch. Lallemand, géodésien, Inspecteur général des mines, écrit, dès la première phrase de sa réponse : — « Dresser la Science contre le sentiment religieux est aussi vain qu'il pourrait l'être de l'opposer à un instinct — celui de la maternité par exemple » : proposition exacte en soi, mais simple comparaison : M. Lallemand n'a pas voulu donner à croire et il est assurément le premier à ne pas croire que le sentiment religieux soit pure affaire d'instinct. D'ailleurs, la maternité aussi est devoir, et non pas instinct seulement. — Puis il dit de bonnes choses sur l'insuffisance de la science et la nécessité de la religion, où il perd trop de vue la part qui revient à la raison :

Sous des formes diverses, l'esprit religieux se rencontre à peu près chez tous les peuples et à toutes les époques de l'histoire. Il apparaît comme un véritable sentiment inné, répondant à une nécessité morale de la vie de l'homme en société, et, à ce titre, il échappe à la raison.

La Science, elle, constate des faits, les analyse, en étudie les lois et détermine les conditions favorables à leur reproduction ; mais, presque toujours, elle reste impuissante à déceler des choses les origines cachées.

Ainsi, l'on connaît bien les lois de la chute des corps, mais non la raison vraie du mouvement... On peut en dire autant de la chaleur, de la lumière, de l'électricité.

Désespérant de jamais découvrir l'essence intime des phénomènes, la raison humaine, pour les expliquer, forge des hypothèses et dissimule, sous le mirage des mots, son incurable ignorance.

Malgré tous les espoirs que sembleraient autoriser les merveilles enfantées par elle, la Science, hélas ! se verra probablement toujours interdite l'entrée de certains domaines mystérieux où la raison n'a pas accès.

M. Paul Sabatier, prof. à la Faculté des Sciences de Toulouse, a établi, en collaboration avec M. l'abbé Senderens, une méthode générale d'hydrogénation et de déshydrogénation par la catalyse, dont les applications à la synthèse des produits organiques ont fait l'admiration de tous les chimistes :

Dresser l'une contre l'autre la religion et la science ne peut avoir aucune utilité, et c'est surtout le fait de gens *mal instruits dans l'une et dans l'autre*.

C'est ce qu'a dit déjà le Concile du Vatican, dans le texte qu'on lira plus bas. — Même note chez M. H. Lecomte, botaniste, professeur au Museum, pour qui « l'antagonisme entre la science et la religion n'existe que dans l'esprit de ceux *qui le veulent bien*... Vouloir les opposer, c'est simplement LES MÉCONNAÎTRE. » — Pas d'opposition non plus pour M. Mesnager, Inspecteur général des ponts et chaussées en retraite : « Les sciences dites exactes (mathématique, mécanique, physique, chimie) ne sont pas plus opposées au sentiment religieux qu'elles ne lui sont favorables... Deux domaines distincts. » — M. Dangeard, prof. de botanique à la Faculté des Sciences de Paris, n'a jamais vu la science faire tort « aux idées spiritualistes » dans lesquelles il a été élevé.

L'amiral Fournier ne comprend même pas que l'on pose pareille question :

Comment pourrait-on croire que les savants qui poursuivent laborieusement l'étude des ressources de la nature et du jeu de ses forces mystérieuses, pour les utiliser au profit de l'humanité, font une œuvre *nuisible à leurs propres sentiments religieux ou à ceux de tout autre ?*

M. Haton de la Goupillière, mathématicien et physicien, ancien professeur d'exploitation des mines à l'Ecole des Mines :

...Il y a quelques années, j'aurais voulu me jeter dans la mêlée ; mais aujourd'hui, avec mes quatre-vingt-douze ans et les progrès de la cataracte, je dois garder un maintien plus simple. Je croirais toutefois manquer à un devoir si je m'abstenais de vous déclarer ma conviction du parfait accord de ces deux lumières de l'intelligence humaine : la Science et le Sentiment religieux.

J'ai beaucoup aimé et servi de mon mieux la Science. Après de longues et méthodiques réflexions, je suis arrivé à cette solide conviction. Bien différente de cette espèce de servitude qu'impose à l'esprit une démonstration géométrique, elle est pour moi une sorte d'imbibition définitive de certitude et de lumière. Elle repose l'âme et *lui fournit des clartés sur les aspects de la Science elle-même.*

* * *

Parmi les réponses recueillies par l'enquête, il en reste quelques-unes où il y a d'utiles choses à prendre. Ce sera pour un autre jour.

En somme, le résultat de l'enquête est intéressant. M. Jean Perrin seul insinue un antagonisme, une difficulté, pour l'esprit scientifique et l'esprit religieux, de cohabiter dans le même cerveau. De tous ses collègues, aucun n'a voulu prendre à son compte pareille affirmation. La plupart ont nié très énergiquement la possibilité même d'une opposition ; et plusieurs ont reconnu l'aide que l'un et l'autre esprit peuvent se prêter. Une tendance assez fréquente parmi eux, et ailleurs aussi, c'est de perdre de vue la part de la raison dans la préparation de l'acte de foi. En plusieurs de ces réponses on a senti des traces de la foi kantienne, une adhésion aux idées religieuses et morales basée uniquement sur l'exigence pratique, sur la nécessité pour l'homme de sauvegarder sa dignité propre ou sa vie sociale. Traces aussi de la foi des piétistes, dépourvue de tout motif rationnel et qui se ramène à un instinct aveugle, à un sentiment plus ou moins vague. Mais ce sont erreurs dont il ne faut pas leur tenir rigueur. La question était assez mal posée, comme on l'a dit plus haut. Beaucoup en ont, heureusement, dépassé les termes ; et leurs réponses laissent voir clairement l'authenticité de leur foi chrétienne. Il serait à souhaiter que l'on pût attendre de ces Messieurs plus de précision théologique dans l'expression de ces idées ; mais

nous n'en sommes pas là ; et la faute en est surtout aux lacunes dont souffre l'enseignement religieux dans les établissements d'enseignement secondaire. Avec quelle plénitude pourtant ces questions de la foi et des rapports entre la foi et la raison ont été exposées par le Concile du Vatican, dans sa Constitution *Dei Filius !* Une explication approfondie de cette doctrine du Concile a évidemment droit à une place de choix dans l'enseignement religieux qui se donne aux élèves de nos lycées comme de nos collèges libres et pensionnats. Et c'est au Concile du Vatican que nous devons demander le mot décisif sur la grave question à laquelle on vient d'intéresser les membres de l'Académie des Sciences.

Aucune véritable opposition, dit le Concile, ne peut jamais surgir entre la foi et la raison, attendu que le Dieu qui a donné à l'esprit humain la lumière de la raison, c'est le même Dieu qui nous révèle les mystères et nous donne la foi : or Dieu ne peut se nier lui-même, et la vérité ne peut jamais contredire la vérité. La grande source de ces conflits, qui ne sont qu'apparents, c'est, ou que la doctrine de l'Eglise a été mal comprise et mal exposée, ou que la science a pris pour chose démontrée ce qui n'était qu'opinion :

« Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest : cum idem Deus, qui mysteria revelat et fidem infundit, animo humano rationis lumen indiderit ; Deus autem negare seipsum non possit, nec verum vero unquam contradicere. Inanis autem hujus contradictionis species inde potissimum oritur, quod vel fidei dogmata ad mentem Ecclesiæ intellecta et exposita non fuerint, vel opinionum commenta pro rationis effatis habeantur. »

Coïncidence intéressante : plus de quarante ans auparavant, le même dilemme avait été formulé, presque dans les mêmes termes, par le Danois Œrsted, professeur à l'Université de Copenhague, immortalisé par sa découverte de 1819 (l'action que le courant électrique de la pile de Volta exerce sur l'aiguille aimantée), découverte qui a fait de lui le précurseur d'Ampère et qui parut alors si extraordinaire que ses pairs, par toute l'Europe, le crurent d'abord dupe de quelque illusion et ne voulurent se rendre qu'après vérification faite devant un aréopage de savants assemblés à Genève. Comme tout le monde au Danemark luthérien en ce temps-là, Œrsted était profondément religieux : « Toute étude approfondie de la nature conduit à Dieu, » aimait-il à répéter. Désigné pour prendre la parole au nom de l'Université de Copenhague lors des fêtes du millénaire de l'introduction du christianisme en Danemark, en 1826, il en profita pour célébrer l'union indissoluble du christianisme et de la science (voir là-dessus *Ami* 1909, p. 515-6) ; et c'est en cette occasion qu'il formula le dilemme mentionné plus haut :

La plupart du temps, quand on a parlé de conflit entre le christianisme et la science, c'est, ou bien que l'on présentait comme doctrine chrétienne ce qui n'était qu'opinion humaine, ou bien que l'on portait au compte de la science ce qui n'était que légèreté et licence de pensée.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Histoire de la Sainte Vierge, par Mgr Pillet, professeur honoraire de la Faculté de Théologie de l'Université Catholique de Lille. — Un vol. in-12 de III-285 p. — Chambéry, Imprimeries réunies (1925).

A lire l'*Histoire de la Sainte Vierge* que vient de rédiger la plume très alerte de Mgr Pillet, on serait loin de se douter que ce volume, à la dernière ligne duquel l'auteur croit devoir chanter son *Nunc dimittis*, a été écrit par un vieillard de 83 ans. Mgr Baunard, qui fut à Lille le recteur de Mgr Pillet, causa également, à un âge plus avancé encore, d'aussi agréables surprises [1].

Dans le récit d'une vie de la T. S. Vierge, deux écueils étaient à éviter. Sous prétexte de combler les lacunes des textes évangéliques et de satisfaire la piété des fidèles, il ne fallait pas accueillir sans discernement toutes les traditions d'où qu'elles vinssent, comme aussi il ne fallait pas, pour faire œuvre de critique et d'historien, laisser dans l'ombre et le silence des traits dignes d'être retenus ou des souvenirs locaux vénérables par leur haute antiquité. Il nous a semblé que Mgr Pillet avait su généralement éviter ce double écueil. C'est ainsi qu'il s'est tenu en garde, avec juste raison, contre certaines révélations qui, bien que faites à de saintes personnes, ne se présentent pas avec des garanties suffisantes au point de vue historique ou topographique (p. 278). Il ne s'est pas davantage laissé tenter par des suppositions mises en avant par une ardente piété, telles que celle de la communion de la T. S. Vierge à la dernière Cène des mains mêmes de Notre Seigneur (p. 254). Il a toutefois peut-être accordé encore trop d'importance à l'hypothèse très aléatoire de l'existence d'un orphelinat à l'extrémité méridionale de l'esplanade du Temple. Il ne se contente pas d'y faire séjourner la T. S. Vierge au temps de son enfance durant environ 10 ans, il la fait encore s'y arrêter en allant vers Bethléem avant la naissance de Jésus ; il la fait aussi y demeurer quelque temps après sa purification, quand Joseph était vraisemblablement retourné à Nazareth pour tout régler en vue de son installation définitive à Bethléem (p. 143). Qu'il y ait eu dans les trésors du Temple des sommes destinées à l'entretien des veuves et des orphelins, nous le savons parfaitement par II Mach., III, 10 ; mais cette indication n'implique nullement l'existence au Temple même d'un édifice où étaient logés les veuves et les orphelins. On pouvait parfaitement subvenir ailleurs à leurs besoins, qu'ils fussent ou non réunis dans un même local.

Mais, qu'on veuille bien le remarquer, ces critiques légères ne sont que des divergences de vues sur des points controversés. Dans son ensemble, l'*Histoire de la Sainte Vierge* de Mgr Pillet donne toute satisfaction, et nous conseillons vivement à nos confrères de se la procurer. Nous n'aurions même pas dit tout le bien que nous en pensons et qu'il convient d'en penser, si nous nous placions uniquement pour l'apprécier au simple point de vue critique. L'œuvre de Mgr Pillet n'est pas purement et simplement un livre d'histoire. Chez lui l'histoire réchauffe et vivifie la piété ; en le lisant, on respire de la première à la dernière ligne un souffle de dévotion qu'inspire et soutient une ferme théologie. Les considérations doctrinales qui se mêlent au récit des faits font de la lecture de ce volume une véritable lecture spirituelle.

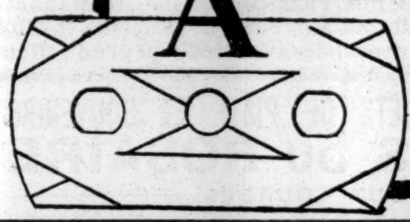
[1] Cf. *Vie de Mgr Baunard*, par M. le Chanoine Mahieu (Paris, de Gigord).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 julii 1926.
Eug. LINDECKER. *Vic. gen.*

Le Gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Exigez partout
La LAME de RASOIR Française
ARAMIS
la bonne lame qui dure
La douz. 12 fr.
Petite Métallurgie
13, r. Taitbout
Paris (9e)



LABORATOIRES BAILLY
A. BAILLY, 15, rue de Rome, PARIS. R. C. Seine 1.073
ANALYSES
Bactériologiques — Biochimiques — Alimentaires
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)
REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

ALCOOL de MENTHE DE
RICQLÈS
Exiger du RICQLÈS

VITRAUX D'ART
Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VIe)
REPRÉSENTANT, MAQUETTES, CATALOGUES SUR DEMANDE

STELLINE
HUILE LITURGIQUE pour SANCTUAIRES, brûlant très bien avec mèche Guillon 0.
R. C. Aix 68 CH. DRAGON-NOIREL
ENVOI DU PRIX COURANT SUR DEMANDE à Aix-en-Provence

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS
S'adresser à M. YVRARD
Abbaye St-Michel-de-Frigolet, par Tarascon (Bouches-du-Rhône).

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine, n° 43.793

LA NATIONALE
Entreprise privée assujettie au Contrôle de l'Etat

Siège social
2, Rue Pillet-Will
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES AUX TAUX AVANTAGEUX DES NOUVEAUX TARIFS.
L'augmentation du revenu par la RENTE VIAGÈRE est pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite le remède le plus efficace à la cherté de la vie.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

GAUDRAP & Co
MAISON RECOMMANDÉE 31, Rue Borie, 31 — BORDEAUX —
Monopoles { « Graves des Rois de Gascogne » ½ sec. « Moulis-Claret », Bordeaux rouge très fin.
Vin blanc de Messe Sainte Croix du Mont (vin liturgique légitime).
— Envoi gratis du Catalogue sur simple demande —
R. C. Bordeaux 13.250 A.

VIN DE CHASSAING
TONIQUE et BI-DIGESTIF
CONTRE LES
DIGESTIONS DIFFICILES
PARIS, 6, Rue de la Tacherie, et Pharmacies.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE
Les raisons de l'attrait que les Bons de la Défense Nationale ont toujours exercé sur le public résident dans les avantages nombreux qu'ils procurent aux porteurs. Il n'est pas inutile de les rappeler, beaucoup d'entre eux échappent souvent à une grande partie du public.
Diversité des coupures. — De 100 fr. à 1 million.
Grande variété des échéances : 1 an, 6 mois, 3 mois, 1 mois. — Taux avantageux : 5 °/° (un an) ; 4 ½ °/° (six mois) ; 4 °/° (trois mois) ; 3 °/° (un mois).
Intérêts payables d'avance. — Le taux réel ressort ainsi à 5.26 °/° ; 4.71 °/° ; 4.16 °/° ; 3.09 °/°.
Facilité de placement à très court terme. — Le bon à un mois d'échéance, à défaut d'encaissement, continue à porter intérêt pendant un deuxième et un troisième mois.

Le Duplicateur « GOSSELIN » imprime 500 copies à l'heure jusq. 10.000 ex. du même original. Prix cour. sur dem. — Polycopie Abbé GOSSELIN, Flers (Orne).

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITE DE VINS DE MESSE
Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales). R. C. Céret 614

FABRIQUE
de Lunettes
et de Pince-Nez

Usine Hydro-Electrique à St-Lupicin (Jura) R. C. St-Claude 653
LES FILS D'ÉMILE TOURNIER, A MOREZ (JURA)
Membres de l'Union Fraternelle et des Economats chrétiens
VENTE DIRECTE AU DETAIL, PAR SIMPLE CORRESPONDANCE
Exécution des ORDONNANCES D'OCULISTES
Envoi franco du Catalogue illustré très avantageux
SE DEFIER DE TOUS CEUX, SANS EXCEPTION, QUI SE DISENT NOS REPRESENTANTS
Bien mettre la seule adresse exacte ci-dessus